



## L'île des anamorphoses

version anonyme

### Apokolokyntose (de Baldelil)

ou

### L'invention de la bibliothèque de morel-fatío, la véritable, incroyable et inédite histoire de Jorge Luis Borges

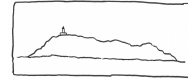
*Il faut naître ou monarque ou fou.  
Sénèque, Apothéose burlesque, 1*

Ce matin-là, comme d'habitude, tous les jours ouvrables de la semaine, mais peut-être était-ce un samedi, Engrand Baldelil passa devant le consulat de France et franchit la grille pour entrer dans le Parc des Bastions, obliquer sur sa gauche et de là se diriger vers la Bibliothèque publique et longtemps aussi universitaire, alors la BPU, qui occupe depuis 1872 l'aile sud de l'université de Genève. Les méandres labyrinthiques de ses magasins, qui répliquaient à leur façon la Bibliothèque de Babel en 1559 déjà, ne signifieraient-ils pas que notre monde n'a de sens que celui ou ceux inventés par l'humanité ?

Rituellement, Baldelil eut une pensée, après avoir dépassé le buste du paléontologue François-Jules Pictet de La Rive, le spécialiste des phryganides et zoologiste estimé qui décrivit les mollusques fossiles dans les grès verts, sculpté par le médailleur Hugues Bovy d'après Louis Dorcière, et une autre pour celui du physicien de la compression des liquides et de la vitesse du son dans l'eau, de l'éclairage au gaz de la ville et de l'air comprimé pour le creusement des tunnels comme au Gothard et au Mont-Cenis, Jean-Daniel Colladon, coulé lui aussi dans le bronze.

La sentence de Kats Cozetyssier, tombée des landes de la septentrionale Albion, résonnait dans son esprit comme de sempiternels acouphènes pulsatiles : Beaucoup de Bruyas pour trois fois rien ! Il avait apprécié le trait de cet humour, galois, presque irlandais, pas tout à fait glacé à l'islandaise, soulagé d'avoir échappé à un jugement plus prosaïque : Quel butor ! Il se fout trop de nous ! Quelle tarte mais pas aux coings ! Encore un qui nous court sur le haricot et empoisonne le débat en écrivant et réécrivant n'importe quoi ! Baldelil avait tenté de sourire à l'inconcevable douleur qui tenaillait sa mâchoire en rétorquant : On verra bien quelle recette de plat de champignons empoisonnés elle décrira dans son prochain roman. L'exilée aux antipodes de la Corse fera-t-elle des cucurbitacées un met des dieux digne d'avoir les honneurs de l'apothéose mieux que « nec boletum opipare conditum plus cibi sumpsit » ? La citrouillification selon Cendrillon, voilà qui nous ramènerait à la pyramide de Mykérinos de Strabon. Schtrabon ce géographe du haut-Rhône. Déjà, en traversant Carrroudge, qu'il prononçait ce matin comme Cambridge à cause de la volumineuse chique due à son vilain abcès dentaire, Baldelil, au volant de son spider argenté, se disait, comme ne dit pas le proverbe castillan, *mal de muelas, mal de amordres*. Rage d'amour est-elle pire dedans que de dents ? C'est là une autre histoire.

Toujours est-il qu'en essayant de reproduire, d'une voix étouffée, une légère intonation espagnole, histoire de s'échauffer les méninges avant de jongler avec quelques-unes des langues (allemand, anglais, espagnol, et cinq ou six scandinaves, selon les puristes qui ne considéreraient pas le norvégien comme du danois prononcé à la suédoise, avec l'islandais, le féroïen et le same de quelques Lapons, voire le groenlandais des Inuits, ces dernières rarissimes sous la latitude 46° 12' 07'' N) des fichiers qui l'attendaient, serrés dans les tiroirs en bois extensibles à l'infini, il s'apprêtait à gravir les marches qui le mèneraient dans les étages jusqu'aux casiers dont il se félicitait de faire défiler les bristols



pour retrouver les documents qui lui permettraient de clore tous les débats lorsque, tournant le regard vers le Conservatoire au lointain, il aperçut – ou crut-il l’apercevoir – la silhouette d’un homme d’un certain âge, tenant sa canne dans la main droite, assis seul sur le banc devant le Mur des Réformateurs.

En 1917, il avait vu distinctement Jean Calvin, Guillaume Farel, Théodore de Bèze et John Knox mais aujourd’hui, où superposait-il Rousseau, Amiel et le peintre Ferdinand Hodler dont une partie de la rue Malagnou, qui l’avait mené directement à son Collège antan, en longeant la promenade de l’Observatoire, prit le nom en 1925 ? Était-ce lui ? Était-ce l’automne de 1985 ? Ou bien la réminiscence de cette photographie de l’hebdomadaire italien *Grazia* du 13 octobre de cette année-là semblant montrer Jorge Luis Borges, mausolée face au mausolée ? Stoïque. Agnostique. *Post tenebras lux*. Rêvait-il ? Qui rêvait ? Quelles que soient nos bifurcations sur le chemin de la connaissance, réalise-t-on, au fur et à mesure de l’approche de sa mort, comme on s’est peu éloigné de son point de départ ?

Allons donc, se dit Baldelil, même contre tous les temps – traduit-on vraiment *destiemplos* par à contretemps ? N’est-ce pas comme *desengaño* avec désenchantement, ça manque de *duende*, non ? – un Éléate ne croit pas au temps. Et puis, Borges est immortel, on verra plus tard pour les obsèques à Saint-Pierre – Ménard bien sûr – s’il y a de quoi faire un bel article en clin d’œil. Mais non, Borges, là, se promenant en père peinard non loin des canards de l’île aux barques, qu’il n’aimait pas dénommer Rousseau, bayant aux corneilles, vous me la baillez belle, ce n’était pas possible, c’était un signe. Les antibiotiques allaient faire leur office contre l’infection qui lui plantait ses multiples coups d’épée dans les gencives. Patience, patient, inutile de t’apitoyer sur tes douleurs tu n’es pas un héros de roman. Dis-toi que tu es Paul Auster, qui affirmait qu’écrire, c’est se faire arracher une dent chaque jour.

Il escalada les escaliers, laissa en bas les expositions de papyrus antiques, de manuscrits médiévaux et d’archives d’auteurs célèbres de la salle Ami-Lullin et, tout aussi rituellement que précédemment, sourit devant la salle où le destin lui avait fait redécouvrir, bien des années auparavant, la correspondance tolédane de Manuel de León Merchante avec une religieuse qui n’était point portugaise mais, dit-on, sa sœur Margarita à laquelle il racontait ses états d’âme et de santé plus ou moins réels. La relation médecin-malade et la littérature, un sujet de circonstance, murmura-t-il. Merchante aurait dit qu’il chantait entre ses dents.

Baldelil avait trouvé la trace de ces savoureuses missives dans un recensement d’Alfred Morel-Fatio (que personne ne cherche, le registre des lecteurs qui se trouve en salle Naville, il s’arrête en 1962), parmi quelques manuscrits ibériques de cet érudit dont la devise familiale affichait cette vertu : « plus penser que dire ». Un des oncles de Morel, Léon, peintre et grand voyageur, fut conservateur du Musée de la Marine du Louvre et l’autre, Arnold, numismate plus que banquier, explorait, je crois, des cités lacustres. Pas étonnant que Morel s’inventa avec un de ses cousins, Louis, futur conseiller à la Cour des comptes, de belles balades en bateaux à Argenteuil, coiffé d’un bonnet à pompon, et plus tard à la voile non sans une hâte fébrile de vivre vite, avant de lire Cervantes, de se familiariser avec le latin, de s’inscrire à l’École des Chartes, d’en sortir avec une thèse de médiéviste sur le *Livre d’Alexandre* et d’entrer, non pas à la Villa Médicis créée justement en 1875, mais au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale pour 60 francs par mois, dix de plus à peine qu’il ne gagnait à copier des factures – fussent-elles de cotonnades pour l’Amérique du Sud – chez Dollfus-Mieg. Le sort fait à l’élite de la jeunesse intellectuelle en ces temps préhistoriques ou comment s’instruire soi-même en étant utile au public. S’ensuivit l’édition du *Mágico Prodigioso* de Calderón et plusieurs centaines d’autres publications plus ou moins magiques.



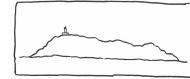
C'était une vie aux nouvelles exemplaires, impitoyable aux médiocres travailleurs qui discouraient sans recours à sa méthode. Une précision de décolleteur, alliant le temps et l'écriture comme si l'un n'allait pas sans l'autre ou inversement – un jour, on parlerait de Timegrappeurs et de Timekeepers, ou inversement, en attendant les Astrograppeur.euse.s pour écrire avec style dans l'espace –, toute de protestantisme. Son père, Alfred Morel, dont il partageait le prénom, né à Rouen, « fleur des bonnes villes » connue pour son commerce avec l'Espagne, d'où la traduction de son nom en Ruán, et bien entendu à travers les frères Pierre et Thomas Corneille (ne disposant pas de preuve historique définitive pour trancher le débat shakespearien de la paternité des œuvres de Molière, nous n'aborderons pas ici cette question pourtant assez bustosdomecquienne, inutile de vous faire de la *bilitis*, elle restera en suspens) était passé chez Schlumberger à Guebwiller et dirigea le trafic des chemins de fer strasbourgeois avant de s'établir banquier à Paris. Il était mort en 1866. Sa mère, Louise, une lausannoise née Monney, décéda à la naissance de sa deuxième fille, en 1858. De ses origines génoises, elle avait apporté à la famille, avec le nom de Fatio, la force du destin maternel. Le 11 août 1831, Louis-Philippe avait réintégré dans la nationalité française cette vieille famille vaudoise descendant de religieux fugitifs réfugiés à Vevey. Sur les ruines de cette histoire, le temps lui parut ressembler à un ressort. Décidément circulaire, il dessinait une histoire de l'éternité, son éternité. Parménide l'avait bien dit : « Cela n'a jamais été, ni ne sera jamais, car cela est. » Ne pouvant pas perdre le passé, puisqu'à défaut de ne plus l'avoir, il le recomposait, et sa conscience ne voulant pas perdre l'espoir de son déroulement vers le futur, Morel-Fatio devait donc faire avec chaque moment vécu, l'existence du présent, son minutieux présent.

Baldelil connaissait presque toute la bibliographie de Morel, notamment ses études sur l'Espagne, l'Italie et même la Belgique. Il se plaisait à ressasser l'anecdote sur la comtesse de Flandre qui, « si timide que rien ne sortait de sa bouche », lorsque Morel parla, pour souligner une citation de Lope de Vega, de l'ivrognerie des femmes flamandes, l'approuva par « un bon gros rire belge ». Il était patent que l'homme, selon Camille Enlart « puisait une double force dans l'autorité de ses livres et dans son amour désintéressé pour la science ». Renonçant à imposer à une épouse un rôle de garde-malade et le partage d'une vie de travail et de privations (« *vita sine litteris mors est* »), il avait, le matin où il s'affaissa au coin de la rue, comme Borges, les yeux d'un bleu très pâle.

Décidément, il y avait ce matin quelque chose de bizarre. Comme un s de trop chez ceux qui décrivent les archives d'Ossuna. Y'a un os, confirma Baldelil. Ce n'était pas le fait que Morel-Fatio était allé officier comme lecteur à Oxford et non pas à Cambridge, ni qu'il avait été, à ce que l'on rapporte, l'instigateur de la création de l'agrégation d'espagnol (et de celle d'italien) en 1900, non, mais, comment dire, par où saisir le truc, ça y est, c'était en 1899, l'année de la naissance de Borges, Morel-Fatio fonda, avec Georges Cirot et Ernest Mérimée, le *Bulletin hispanique*.

Baldelil, tu devrais rentrer te recoucher, crut-il s'entendre dire en son for intérieur. Un jour, tu finiras par mélanger Bernardo del Carpio et les Enfants de Lara. Si, après tout, l'histoire littéraire n'est qu'un des aspects de l'histoire de la civilisation, tu dois continuer, retrouver les passages, les passerelles, les ponts entre les îles... Les réminiscences affluaient et envahissaient Baldelil.

Les Romains développèrent, sous le fort de l'Écluse, aux Isles de Collonges – car lyle déjà, plaisanta Baldelil avec l'humeur hardie sinon volcanique du patient qui a fini par décrocher un rendez-vous chez son raccommodeur de dents – car César avait détruit le pont de Genève, le franchissement du Rhône par L'Étournal, qui connut peut-être un bac, à trille au XIX<sup>e</sup> siècle, vers le pont du nom de Marie François Sadi Carnot. Tout cela est maintenant noyé sous la retenue du barrage de Génissiat, « le Niagara français », comme



les labyrinthes de la perte du Rhône ... Baste ! tonna Baldelil. Toutes tes divagations semblent plus farcesques que celles des eaux qui se perdent. Tu n'es que l'âne à qui tu causes. C'était décidé, il allait déshabiller Borges de ses légendes. Après tout, un fils détruirait-il son magicien de père par le feu qu'il ne se consumerait point « puisque lui aussi était une apparence, puisqu'un autre était en train de le rêver ».

Baldelil voulait emprunter quelques ouvrages récents et s'apprêtait à remercier le sourire habituel du bibliothécaire qui ne ressemblait pas à Rodger Federer mais lui répondrait par un impeccable « service » lorsque son esprit ne fit qu'un tour. Magique, prodigieusement magique, mais oui, bien sûr, Morel-Fatio ! Morel-Fatio et son invention ! Dans le catalogue aux plusieurs centaines de références que constituent ses travaux, dans son existence qui s'éteint dans l'agitation banale d'une ville aussi brusquement et tristement qu'elle fut menée discrètement et modestement au milieu des aperçus imprévus sur la société espagnole d'après Don Quichotte, sous les grincements sarcastiques du romaniste positiviste orthodoxe à l'adresse du ridicule conventionnel des poètes romanticistes, et même sous la gallophobie dans la littérature espagnole, il y avait « Le Poignard dans la jarretière ». Souvenez-vous de ce que rapporte, à brûle-pourpoint et à poison nommé, le maréchal de Tessé à la duchesse de Bourgogne, depuis Milan, le 11 janvier 1701 : « Il ne feroit pas trop bon de s'aller souvent chauffer à la chaufferette de ces dames, qui portent toutes un petit poignard caché dans leur busc, et un autre dans la poche. » Même une picarde maîtresse de Sainte-Beuve s'en était pourvue.

Piquante contribution, plaisante parût-elle mineure, n'en disconvenait pas ces dernières années Jean Canavaggio, sommité cervantine sous la direction duquel Baldelil avait commis quelques chapitres pour lesquels les éditeurs lui faisaient savoir chaque année que son compte resterait déficitaire éternellement.

Dans un frisson que l'on attribuera à la précipitation qui avait dû lui faire oublier d'ingurgiter sa dernière dose d'anti-inflammatoires, Baldelil se remémora que l'on avait retrouvé une nouvelle de Scarron au nombre des sources de l'*Avare* de Molière. De ce conte picaresque intitulé le *Châtiment de l'avarice*, nul critique n'aurait douté qu'un savant versé sur la littérature espagnole, Alfred Morel-Fatio, par exemple, n'en connaisse l'original mais M. Mesnard, Paul Mesnard, quand bien même il avait relevé les emprunts faits par Molière aux anciens et aux modernes, dédaigna cette source pourtant bien connue des vieux conteurs français, datée de 1678, l'année précisément où parut l'*Avare*.

Baldelil pria le bibliothécaire, qui avait un faux air de Patrick McGoohan dans un épisode où le lieutenant Columbo ne manquerait pas de le confondre, de l'excuser l'espace d'un instant, fit précipitamment demi-tour en manquant de se fracasser contre les vénérables boiseries et descendit quatre à quatre les volées d'escaliers, glissant sur les marches polies par l'usure pour se précipiter dans la salle Naville et demander comme s'il y avait le feu au lac le dossier qu'il avait entrevu un jour sans y prêter vraiment attention, puisqu'il renvoyait à la fin de la vie de Morel-Fatio. Or, maintenant, il s'en souvenait, il y avait une ligne qui recensait un manuscrit retrouvé le matin même de sa mort sur son bureau. Il devait y travailler encore et aura été emporté avant d'avoir pu tirer de ses nombreuses notes le livre définitif que l'on attendra pour toujours. C'était là, évidemment, que se tenait la clef de l'énigme.

Baldelil avait maintenant devant lui la boîte demandée. Elle était classée sous le n° 1914-15-16-17-18. Elle devait contenir le document recherché. Rien dans la première pochette, presque rien dans la suivante, quelques correspondances. Et puis, au fond du carton, une chemise, dans la chemise une enveloppe, et, dans l'enveloppe, 468 feuillets, qui sont demeurés fort inconnus jusqu'à ce jour d'hui, comme lisait Morel dans les anciens manuscrits. Aujourd'hui, c'est un ensemble de notes originales, aurait dit Gilbert Cousin, dont il aurait été utile de « scavoit ce qu'elles sont devenues au gré des triages des



archives ». Sans doute des éléments ont-ils été détruits, d'autres égarés, d'autres encore volés ou tout simplement jetés par leur auteur lui-même. Les lacunes sont insondables dans les lagunes sans fond. Drôle de trame de toujours et de jamais. Droz de drames, plaisantera-t-on de Lausanne à Genève. Toujours est-il que ces feuillets étaient destinés à constituer une histoire prévue en 24 livres composés comme autant de mémoires. À en juger par certaines reprises, il n'est pas certain que cela corresponde à un ordre chronologique. Une étude approfondie de la réécriture serait à engager, qui nous en apprendrait certainement davantage dans l'avenir. Tout est rédigé de la même main, d'une écriture cursive mais appliquée, non sans ratures, qui souvent rendent le texte illisible. Quelques indications marginales permettent d'estimer que Morel-Fatio en avait commencé la rédaction un peu avant 1900, vraisemblablement vers 1899, au zénith de sa carrière mais encore, comme il aurait dit, *ab ineunte aetate*, tout jeune d'esprit.

Il avait là décidé de laisser ses livres et d'écrire, peu importe si ce serait une longue nouvelle ou un véritable roman. Ce serait, pour ainsi dire, l'invention de la bibliothèque de Morel-Fatio, ou la véritable et inédite histoire de Georges Louis Borges par un « fol escrивier du Bourg », se délassant d'être toujours au four en allant prendre le vent de l'aventure au moulin de sa propre histoire.

Morel-Fatio, tout le monde le sait, avait des vues sur l'histoire comme peu d'entre nous. Elles fluctuèrent au fil du temps et de ses avatars, ainsi que les spécialistes de Cervantes l'ont souligné. Mais faut-il retenir qu'il a toujours cru voir, dans l'individualisme héroïque de ses fonctions, la coupelle à savon du barbier ou que, faisant fi des tristes sentiments nobles de l'existence terrestre, il a estimé plus intéressant de s'embarquer, aux risques et périls d'y perdre sa vie d'honneur et de renommée, de succomber à la folle tentation et de préférer imaginer le heaume ?

Baldelil s'épongea le front. Il avait froid à la tête. On aurait dit que son crâne s'amollissait ou que sa cervelle allait fondre. Il sentait qu'une terrible aventure allait lui arriver. La sueur lui coulait si fort de son front dégarni qu'elle l'aveuglait. Il allait voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Pas de sa tête, elle n'était pas remplie d'une bouillie blanche de fromage de la Croix-Rousse, même si tout est possible, mais dans l'intérieur des feuillets. Baldelil sortit son portemine « Léman » écarlate, celui de l'éphémère moment où le ciel devient feu sur la rade et le lac s'embrase, et son stylo plume noir assorti. En parfait klecksographe, quand bien même il ne manquait pas de cartouches, il vérifia qu'il ne manquerait pas d'encre en le secouant, comme à la maison où il préférait se servir d'un stylo à pompe trempé dans son flacon qu'il fallait nettoyer avec un mouchoir en papier, jusqu'à obtenir quelques taches sur son bloc-notes. Le test de Rorschach – imprononçable en l'état de l'infection bactérienne périapicale – dépassa ses rêves les plus insensés. Il était en disposition d'en venir aux mains avec l'enchanteur Mambrin lui-même.

1914 :

Une partie du VIIe livre ayant une importance capitale, il a paru à propos de le transcrire *in extenso* :

Mon père, notre caudillo, avait dit : Nous allons nous balader en bateau. C'est comme ça que je me suis retrouvé en Suisse. Quelle expérience ! Le 3 février, le jour où le « Sierra Nevada », le navire qui avait embarqué la famille pour Boulogne, était déjà loin. L'accident de voiture survenu en allant visiter Versailles depuis Paris n'était plus qu'un souvenir. Le 1<sup>er</sup> avril venait de passer et nous, les Borges, après être montés dans le Paris-Lyon-Méditerranée., le PLM, avions pris le train à Lyon, à la gare des Brotteaux. La ligne courrait dans l'Ain jusqu'à Ambérieu, empruntait la cluse des Hôpitaux, remontait vers Culoz et, par Seyssel, visait Bellegarde, puis Genève. Nous avions hésité à emprunter la



ligne non pas de la Dombes, cela aurait fait un singulier pluriel, trop romanesque, se serait dit Morel-Fatio, mais celle des Carpates, par Bourg-en-Bresse et Nantua.

De toutes manières, la locomotive faisait une halte à Bellegarde. C'était une bourgade, qui devait sa renommée, selon la description des guides touristiques, à la fameuse perte du Rhône. Nous n'avons pas le temps aujourd'hui, dit le père Borges, mais nous reviendrons l'admirer, comme Victor Hugo, quand l'ophtalmologiste que je vais consulter aura corrigé ma myopie, et celle qui te guette, Jorge. Amadeo Natale, qui est passé se perfectionner en Suisse avant de rentrer à Buenos Aires diriger le service des maladies des yeux à l'hôpital Pirovano, m'a dit grand bien de Georges Haltenhoff. C'est un cador parmi les spécialistes, qui a su rendre hommage à Jacques Daviel, le pionnier, accidentel selon son récit de l'intervention du 8 avril 1745 sur un ermite d'Aiguilles en Provence, de la cataracte par extraction du cristallin. On verra bien. Sinon, il y aura David Gourfein, et son épouse. Baldelil resta un long moment pensif. Même Adolphe Franceschetti n'aura rien pu faire pour Borges. Il se concentra sur la manière avec laquelle Morel-Fatio avait recopié scrupuleusement, à la virgule près, la liste des terrains que le notaire Marion, qui se piquait de poésie et passait pour ami de Lamartine, avait consignés patiemment. En fin de compte, après la guerre de 1870, ils allaient former une ville, Bellegarde, Bellegarde-sur-Valserine. Visionnaire, Morel-Fatio avait écrit : Un jour, j'imagine que quelqu'un la rebaptisera Valserhône. Et puis, ajouta le père Borges, nous irons voir aussi les pertes de la Valserine, car c'est là que, il y a pile trente ans, un certain Dumont, né en Suisse dans une famille d'origine chablaisienne, un transfrontalier comme nous aujourd'hui, réalisa la première station centrale hydroélectrique française. Ville-lumière d'un homme sans véritable patrie, avait noté Morel dans la marge, un heimatlose.

15 :

Le train était reparti en direction de Genève. Après un lent cheminement dans le tunnel du Crêt-d'Eau, que certains écrivent Credo comme pour conjurer tout risque d'éboulement, le bassin genevois s'ouvrit sur des années d'adolescence, une armure de trame et de chaîne d'études et d'amitiés. Il n'y avait alors qu'une dizaine d'étudiants argentins, à peine, noyés dans les 31.000 habitants de Genève, une bourgade comparée aux 1.506.163 âmes recensées à Buenos Aires.

Je ne vais pas vous présenter la vieille ville de Genève, ni commencer par la librairie de John Jullien. J'étais plus curieux du travail effectué par le remailleur de porcelaines orientales, un peu plus haut vers la cathédrale. L'attirance d'une espèce d'exotisme ou d'un temps immémorial peut-être. L'atelier méritait d'entrer dans l'anonyme et indatable puisque non daté *Répertoire céleste des choses utiles* auquel fera allusion le *Langage analytique de John Wilkins*, en quête d'une expression de remplacement au latin, à moins qu'il ne s'agisse du *Marché céleste des connaissances bénévoles*, impossible à retrouver sous la plume de Franz Kuhn, dont des « pages lointaines » répertorient de fabuleux animaux, à moins encore de traduire anthropomorphiquement ce leishu par humains « qui se démènent comme des fous ». Les lecteurs jugeront. Foucault voyait là, dans un grand éclat de rire de la pensée, la faiblesse des mots pour restituer la réalité et la complexité du monde, leur arbitraire et leur splendide vocation à l'échec.

À Genève aussi, quoi qu'on en dise, je trouvai une certaine ferveur. Pas celle des patios et des bars de Buenos Aires (il est patent que Borges n'a pas demandé à Saussure l'aval du roi Arthur pour voir en Ginebra la parfaite anagramme de ginebra, souligna Baldelil dont le foie connaissait les désagréments des effets secondaires des médicaments qu'on lui avait prescrits), mais, en milieu citadin, celle de rues, de fontaines, de jardins, de quartiers. Bourg-de-Four. Bourg comme Borges. Le centre, le cœur, Forum, vieux forum, forvieux, lieu des foires à la convergence des chemins, à la confluence des eaux, des



rencontres et des échanges. Que de jeux de mots Borges commettra-t-il sur ton nom ! En y mêlant jusqu'au général Dufour, celui qui, avec Jean-Daniel Colladon, mena maintes expériences sur le cours du Rhône depuis la Coulouvrenière jusqu'aux limites du territoire genevois à la fin du siècle, le XIXe, tandis que des ingénieurs français continuaient entre Chancy et l'aval de Bellegarde.

Ah ! si Borges avait deviné qu'un jour, les archives de la Fondation Dufour seraient déposées à la BPU ... Car lui-même y allait. Il la fréquenta, rarement d'abord, puis de plus en plus souvent. Depuis le collège Calvin ou la rue Malagnou, il suffisait de descendre par la rue des Chaudronniers pour arriver par la rue Saint-Léger, aux Bastions, sans imaginer aboutir un jour au Collège de France. C'était le B-A, BA, n'osa pas écrire Morel-Fatio, qui savait pourtant que Jorge Luis, en chemin, passait devant la Bibliothèque de l'Association pour le Bien des Aveugles, la bibliothèque braille romande, et du livre parlé depuis 1957. À en rester baba, n'est-ce pas ? Manquerait plus que le celtique mot *genu*, qui signifie bouche ait donné genoua puis gen(a)ua, l'embouchure comme *genusus* dit fleuve en illyrien et tous les grands fleuves ont des bouches, et de Genaua à Genababaurum, les dérivations linguistiques sont faciles à suivre.

Borges se demandait parfois, quand il voyait certaines parties d'échecs où se mouvaient les pièces sur le damier champêtre installé à l'entrée du Parc des Bastions, vers le Musée Rath, si quelque dieu derrière Dieu ne conspirerait pas pour qu'un jour le nombre de cantons suisses augmentât de sorte que nous finissions tous, même les Argentins, par être Suisses. La Suisse serait-elle alors tout l'univers ? Confondait-il sa neutralité avec celle d'une Argentine apparemment plus éloignée du monde, ou aspirait-il à une profonde paix dans une Genève où tous les ouvriers, dit-on, sont des bourgeois ?

Se peut-il dire que Borges se plaisait à vaquer jusqu'à l'île Rousseau, l'ancienne île aux barques pour ceux qui se promenaient en bateau. Avec la construction du pont des Bergues et d'une passerelle de liaison, la promenade publique était agrémentée de peupliers et de la statue de Jean-Jacques réalisée par James Pradier mais n'était-ce pas le pavillon restaurant qui avait sa préférence ? Borges n'a jamais prétendu jouer les Sancho Panza et gouverner *aquella insula no tan barata*. Ses utopies, sans doute parce son scepticisme éteignait la moindre étincelle d'illusion, étaient ailleurs.

Dans tout Genevois, il y a un promeneur solitaire. Borges n'était pas, comme Rousseau, né à Genève, mais il avait, aussi intense, ce sens de la nature. Genève est une campagne étroite limitée par une double ligne de montagnes. Les eaux du lac arrêtent ses champs. Le cours du Rhône et de l'Arve les interrompt et les barre de falaises. Pourtant elle a des arbres qui comptent parmi les plus beaux. Partout, les yeux du promeneur ne cessent d'être ravis : rues qui conduisent à des chemins ombragés, clos de vieux arbres enserrés par les maisons, restes des parcs de naguère, bosquets, pelouses, patriciennes avenues de marronniers, charmilles lestes à grandir, groupes d'ormeaux de la presque île d'Aire, autant de cadres de paysages qui s'échappent sur le lac et sur les montagnes... Pour le citoyen genevois qu'est Borges, les flâneries sont le délassément préféré. Aucun détail de la fête du printemps, de l'été, de l'automne, aucune féerie de l'hiver n'échappe à ceux qui habitent en appartement. Le dimanche, toute la campagne de Genève leur appartient. Tout le monde défile sous les chênes séculaires de Vandœuvres et de Malagnou. Et l'on entend dire qu'avec la guerre, dans cette parure de Genève, nombre d'entre eux seront désignés sans doute pour être abattus et servir de bois de chauffage. Bientôt brûlera-t-on les livres ? Les mauvais livres ne brûlent pas. Seuls les bons livres doivent brûler. En Argentine, les jacarandas fleurissaient à l'automne, à Genève les arbres attendent le sacre du printemps, après la vogue des saints de glace. Le monde inversé, avec moins de moustiques en été. Baldelil se gratta la tête et, ce faisant, il prit soin de détendre ses jambes ankylosées. En bon joueur d'échecs, son frère lui avait conté comment, même les champions, sont



souvent concentrés au point d'enrouler leurs pieds autour de ceux de leurs chaises et crac ! quand ils se relèvent, qui plus est lorsqu'ils enchainent des blitz, c'est la fracture. Échec et métamorphosés ! Cela n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Non qu'il fût déjà victime de cophose, ce serait acousie de blanc fil d'Ariane, les acouphènes dont il avait été gratifié antan par une méchante famille d'antibiotiques ototoxiques lui suffisaient, mais avec son arthrose, sa scoliose et sa cyphose, vous pensez, il fallait, gonarthrose et coxarthrose obligent, se hâter lentement.

Pour traverser le Rhône, Borges empruntait le pont de la Coulouvrenière. Anticipait-il déjà que les collections patrimoniales de la BPU toucheraient au but rue du Stand, dans ce qu'on qualifierait d'« écoquartier de la Jonction » ? Loin de la poussière de la Recoleta, il arrivait par la rue des Cervoises, qu'on avait rebaptisée Servoises puis Savoises sans jamais savoir si une fabrique de *cervisia*, la bière gauloise signalée par Pline, avait fait sa renommée, tant l'instinct populaire tendait à corrompre le nom qu'on pourrait attribuer aux Savoyards qui occupaient, qui plus est, cette zone où la végétation (Pline n'a pas songé que ce pourrait être, comme Servette, un dérivé de *silva*) avait précédé les jardins cultivés par des maraîchers qu'inondait régulièrement l'Arve. Borges remarquait-il le chalet du Cirque et le bowling, ou n'était-il déjà attiré, aimanté, que par le cimetière des rois, ce panthéon genevois destiné aux seules *personnalités marquantes, ayant contribué, par leur vie et leur activité au rayonnement de Genève* ? À commencer par le roi des tireurs, le bourgeois de la ville vainqueur de l'exercice annuel du Coup du Roi organisé par la Compagnie de l'Arquebuse. C'était un asile favorable à la méditation et à la prière, un promenoir banal, fréquenté par des bonnes faisant courir et gambader les enfants confiés à leurs soins, courant et gambadant elles-mêmes, et causant quelquefois avec des individus arrivés là peut-être par suite de rendez-vous. En ce temps-là, les entourages de certaines tombes n'étaient plus endommagés comme au milieu du siècle précédent, au temps de la construction de l'usine à gaz, quand les fleurs dont la douleur les pare étaient parfois indignement arrachées ou cueillies, et que les personnes en deuil qui venaient pleurer sur la fosse d'un parent ou d'un ami s'en allaient troublées par des ébattements, des rires et des clameurs intolérables. L'idéal pour Borges, baptisé catholique mais manifestement « un protestant marginal ».

À cette digression se rattache étroitement un autre passage qui rappelle que pour remplacer la machine d'Abeille puis de Cordier, Genève appliqua la stratégie des municipalités : affaiblir les compagnies gazières en favorisant l'introduction d'un nouvel entrant concurrent. Bürkli avait proposé dès 1881 à la ville d'introduire l'électricité. Il fut suivi par Théodore Turrettini. Le réalisateur, dans le lit même du fleuve où se tint le banquet inaugural, de l'usine hydraulique, le Bâtiment des Forces Motrices de la Coulouvrenière, qui équilibre la pression de ses pompes par le fameux jet d'eau, accorda alors, en 1887 une concession d'éclairage urbain pour huit ans à une compagnie privée utilisant l'eau sous pression pour alimenter ses génératrices d'électricité. Ainsi, par glissements progressifs, à l'image des reflets du courant sur le fleuve, l'hydroélectricité trouva sa concrétisation genevoise à Chèvres. C'est là, entendait-on dans le canton avant que Verbois ne la noie, que les vaches du pauvre ont fait leur beurre et leur fromage.

Or revenons à la Coulouvrenière. Borges voyait dans l'utilisation des forces motrices du Rhône et la régularisation du lac Léman une sorte d'épopée. Pas seulement parce qu'il pouvait plaisanter pas qu'un peu avec un des prénoms de Charles Eugen Lancelot Brown (not Brovery much), mais par admiration pour Théodore Turrettini. Non seulement c'était l'ingénieur passé par Menlo Park, qui avait vu Edison et plus que la lumière. C'était sans doute lui qui, discrètement, avait orienté les promoteurs des chutes du Niagara et encouragé MM. Stetson et Bogart, chapeau bas, à visiter l'installation de la Compagnie lyonnaise d'électricité que Joannis Racllet, comme en préface de la Société lyonnaise des





forces motrices du Rhône et son exemplaire canal de Jonage, avait réalisé au Saut de Charmines, qu'on appelait savoureusement « Charminet » dans le numéro du 7 novembre 1890 de la revue *Engineering*, p. 39, et qui alimentait Oyonnax en courant alternatif. Une innovation pratique à distribuer, comme l'avait remarqué l'ingénieur Forbes. Pas seulement pour l'ingénierie de Turrettini, disions-nous plus haut, mais aussi pour la prose impeccable de ses rapports techniques, administratifs et politiques.

Help ! Encore un suicide ? La Coulouvrenière était connue pour ses rives où l'on repêchait la plupart des corps de ceux et celles qui se jetaient, à l'aval des Eaux-Vives, depuis le quai du Seujet. Heureusement, il n'en était rien. Ce dimanche, vers 5 heures de l'après-midi, Borges vit la bise emporter le chapeau d'un promeneur qui passait le long du Rhône, entre la Poste et le pont de la Coulouvrenière. La rafale le fit voler jusqu'au fleuve. Un jeune homme, témoin du désappointement de la personne ainsi exposée nue tête au froid, se décida à poursuivre le couvre-chef dans le courant. Le pied lui manquait-il, ou le froid le saisit-il, au moment où il allait se saisir du chapeau, il tomba dans l'eau et disparut. Mais bientôt on le vit reparaître devant la Coulouvrenière. En le voyant s'en aller à vau-l'eau, un pêcheur s'était jeté dans une embarcation et réussit à le joindre au moment où il revenait à la surface mais il ne parvenait pas à le tirer dans l'embarcation lorsqu'un autre citoyen, à force de rames, vint lui prêter son concours pour opérer le sauvetage. Appelé en toute hâte, le docteur Cordès dispensa les premiers soins au rescapé ramené sur la rive. C'était un Espagnol, employé chez Al'quichano, artisan passé maître en fumage de poissons. Comme sur les bords du lac d'Annecy, les touristes qui marchent à l'omble sont aussi ferrés par la reine du Léman (Morel nous tend la perche, assura Baldelil), férus de la féra, qu'on appelait ici corégone et qu'on nomme lavaret sur les rivages du Bourget, du pareil au même. Bien que des témoins oculaires affirmèrent qu'il avait reçu un malencontreux coup d'aviron au cours de la salvatrice intervention, il est vraisemblable qu'il s'était auparavant blessé à la tâche, avec un instrument du genre tranchet manié sans doute avec moins de précautions qu'une plume car le sujet avait perdu l'usage de sa main gauche.

16 :

Depuis la Coulouvrenière, Borges empruntait le sentier des Saules pour pousser jusqu'à la pointe de la Jonction. La confluence de l'Arve avec le Rhône était comme l'image mentale d'un mélange alternatif des eaux qu'il avait emportée d'Argentine. Il aimait y laisser naviguer ses idées. L'onde limoneuse de l'Arve côtoie et se mêle à celle turquoise du Rhône, décantée par le Léman, un peu la même histoire que la caillouteuse Valserine dans le Rhône à Bellegarde, comme là-bas, autre échelle, le Río de la Plata dans l'Océan. Morel va nous faire un morceau d'anthologie, se dit Baldelil. À l'époque où David Dufour, fondateur de la Société d'horticulture, était maraîcher, il y avait déjà des cardons épineux, des courges, des rampons et peut-être encore des narcisses ou des jonquilles,

mais ce n'était plus le même temps. Un détail invite à croire que le chemin de Borges, quelques dix ans plus tôt environ, aurait pu croiser celui de Lénine, rouge sanguinolent après sa chute de bicyclette sur un rail de tramway rue de Candolle, non loin de la bibliothèque. Certains imagineront, sans doute, qu'il aurait préféré le décrire dans ce quartier de la Jonction, devant l'un de ses domiciles 3, rue des Plantaporrêts. L'illusion, rue des planteurs de poireaux, en eût été comique.

« Je suis le fleuve, disait Borges, le temps est un fleuve, ce temps m'entraîne, mais je suis le fleuve ». Toucher aux rives infinies du mystère, ce n'était pas s'interroger sur une prétendue allusion d'Aristote au Timavo. Borges préférait Virgile, dans sa jeunesse celle rugissante de l'*Enéide* : « Unde per ora novem vasto cum murmure montis / it mare proruptum et pelago premit arva sonanti », puis, beaucoup plus tard, l'autre, plus



lapidaire (« lapydis arva Timavi ») des *Géorgiques*. On ne sait d'ailleurs pas ce qu'il en est exactement de ces eaux souterraines, même si, comme ailleurs, l'érosion, au fil du temps, en effondrant la roche, a modifié l'aspect de cette résurgence de la Reka qui débouche au loin de Venise, la Stockholm du Sud.

Borges gardait cette attirance méridionale. Même lorsqu'il songeait à devenir suisse et s'acheter un logement dans la vieille ville du vieux Genève, il avait un compte, que l'on se plaira à imaginer secret, à la banque Lombard (surement une origine transalpine) et Ogier. Genève, une ville qui a une Place Bel Air pour faire écho à Buenos Aires, le long du quai des Moulins pour le souvenir de Cervantes, à côté de la Machine, comme pour provoquer les mécanismes de l'artisan écrivain, où l'on a son compte, Baldelil fit l'effort d'articuler, chez Lombard-Odgier, presque un homonyme de Borges, qui donne votre nom à une rue – très exactement, une portion d'ancienne rue, Baldelil devrait nous la donner en Miléant – mais où, les Argentins apprécieront, et Borges le premier au fond, la citoyenneté vous considèrera comme d'un côté et de l'autre des frontières, heimatlose, traduisez en terre étrangère, prophète en tous les pays.

De part et d'autre de la ligne de démarcation des eaux, sous le miroir liquide qui imite l'autre d'azur, selon les hasards de la fortune météorologique, est-ce la vie, la mort ou alors la métamorphose, les anamorphoses ? Parce qu'il pense que le temps est un fleuve qui flue à minuit, comme écrivait Tennyson, pendant que nous dormons, Borges préfère venir sur cette jonction les jours ensoleillés. Où mieux entendre les chiens aboyer pour se transformer en autre chose que sous le soleil andalou, dit Sénèque dans je ne sais plus quelle lettre à Lucilius. Où mieux décliner le verbe fluer (une voyelle vous manque et cela semble moins poétique, se disait-il en songeant à l'hispanique fluir), fluide, flux, fuir aussi sans doute ce temps aussi inattractable que l'eau d'Héraclite, déjà loin et qu'on ne peut même pas, bondieu, vingt dieux, vain dieu, vin diou, mille dieux, vivre deux fois ? Déchirant comme le tigre (quel nom pour un fleuve, grogna Baldelil, sérieux comme un tigre au Jardin zoologique), consumant comme le feu.

Que de miroirs qui tous, du fleuve comme de la bibliothèque, doublent et dédoublent les apparences avec leurs promesses d'infini ! Clic clac, Borges prit des photos. María Kodama, ton héritière universelle, saura les commenter un jour, nota Morel. Mais María ne souligna pas, et l'on devinera pourquoi, comme l'ont rapporté dans un fascicule ceux qui assistèrent à une de ses conférences en 1989, à quel point se mêlaient, comme dans le nom de Fatio, la part du destin et celle du faisceau. Dommage, une babélienne bibliothèque en forme de pyramide, voilà qui aurait plu à Georgie.

Fluir, ir, aller, errer peut-être. N'est-ce pas le destin ? Ou plutôt la destination puisque la quête, sans aucun sens, n'aboutit qu'à la mort. Toujours. À quoi bon se faire grignoter par l'érosion en retardant l'échéance ? Pourquoi ne pas croire à la cyclique répétition des destinées ? L'éternel retour ? Pourquoi ne pas tenter de perdre la mort dans les labyrinthes les plus complexes plutôt que de l'attendre en végétant comme des bêtes en hypnose ? Sinon, au terme de la succession des cycles, il n'y aura plus personne pour lire les livres d'aucune bibliothèque.

Dangereux ce cache-cache, ô combien démoralisant mais si fructueusement délicieux. Cette idée, elle est pas belle, hein ? Inutile de s'arracher les yeux pour penser. Morel-Fatio fait du Borges comme Borges faisait du Borges, conclut Baldelil. Réécriture, limite plagiat. Écris voir un peu mieux ! « If you don't know where you are going, any road will get you there. »

Il était temps de rentrer. Borges aimait zigzaguer, empruntant la rue des Falaises, puis de la Puiserande près du pont de Sous-Terre, remonter vers les Gazomètres et retrouver la rue du Stand. Soudain, un nuage rougeâtre, grandissant de minute en minute, envahit tout un côté de l'horizon, formant un rideau éclatant et sinistre sur lequel se détachaient les



silhouettes sombres des bâtiments. Au bruit du tocsin, des cloches, des cornettes et des coups de sifflet d'alarme des pompiers, le spectacle était aussi terrible que splendide. C'était comme s'il y avait le feu au lac. Au milieu du fleuve, dont les eaux, en arrivant dans cette clarté éblouissante, prenaient les teintes vertes de l'émeraude, l'immense foyer lançait vers le ciel des langues de flammes, enveloppées d'une nuée fauve, au sein de laquelle des flammèches retombaient comme autant d'étoiles jaillissant d'un gigantesque feu d'artifice. Les reflets du fleuve augmentaient l'intensité de la clarté magique de ce brasier destructeur. La chaleur, qui commençait à fendre les vitres dans le voisinage, poussa les spectateurs à se retirer en toute hâte. Borges songea que pour la minutieuse cendre des brasiers, il n'y avait pas loin de ce quartier de la Coulouvrenière à la Pampa. Guillaume Fatio, l'influent banquier écrivain de la campagne genevoise qui fut le publiciste de la nuit de l'Escalade du 11 décembre 1602 s'était écrié, au terme d'un voyage esthétique à travers la suissitude : « Ouvrons les yeux ! ». Le coup de grâce au pittoresque que Genève avait pu conserver à travers les siècles avait commencé avec l'arrivée des premiers touristes, l'industrialisation et la spéculation avaient engendré de vastes quartiers, et les chemins de fer, mobilité oblige, achevé de diffuser un cosmopolitisme qui conviendrait à tout le monde. Heureusement, ce soir-là, ce n'étaient pas des pans entiers de l'infinie variété de l'architecture vernaculaire qui partaient en fumée, juste quelques vestiges de vieux moulins dont les roues avaient fourni l'énergie à des protoindustries de précision. Son frère Edmond, l'architecte qui lui aussi regrettait la dégradation des sites et du patrimoine, reconstruirait peut-être des îlots moins laids qui imprimeraient quelques caractères du patrimoine national. Cela avait un nom : Heimatschutz.

17 :

Borges s'interrogeait souvent : que devenait la perte du Rhône ? Il avait appris au Collège Calvin que Thiers, en 1871, avait concédé la chute du Rhône en amont à des entrepreneurs d'origine prussienne qui avaient fait fortune en Amérique du Nord, Francis Ellershausen et Gerhard Lomer. En 1869, ils étaient descendus au bord du Léman et s'étaient installés dans des pensions voisines de premier ordre, l'un à La-Tour-de-Peilz, chez Comte, avec vue sur les Alpes où résonnait la musique argentine des cloches au cou des vaches, l'autre à Vevey, au Château Stocker, face au débarcadère. De là, ils étaient venus voir la perte du Rhône dont Daniel Colladon, très vraisemblablement, leur avait signalé la réputation. Assurés de la puissance prodigieuse qui s'y perdait, pour réécrire les termes de Louis Figuié, ils résolurent de l'utiliser, comme ils l'avaient vu sur le Rhin à Schaffhouse.

Outre l'exploitation du bois, Ellershausen, qui avait fait montre de ses talents de géologue, mineur et chercheur de minerais précieux en Nouvelle-Écosse, avait bâti une ville qui lui doit son nom. Ayant pignon sur rue et une belle maison à Halifax, il rêvait peut-être d'entrer dans la mythologie avec l'or du Rhône avant qu'on perde sa trace en 1914. Lomer, lui, comme son nom l'indique, descendait de la fameuse famille de pelletiers de Lübeck et il développait cette activité, notamment dans la ganterie, à Montréal. Leur compagnie, la bien nommée Water Power, avait employé son énergie à exploiter le vaste cimetière marin des gisements de phosphates locaux. Mais le pouvoir de l'eau avait failli à attirer ici l'industrie textile alsacienne et à réimplanter une nouvelle Mulhouse. Malgré, ou à cause de leurs massifs investissements, la cité bellegardienne n'était pas devenue Lowell, pas même un nouveau Manchester.

En lisant avidement les journaux, Borges avait été fasciné par les listes de matériels répertoriés au gré des successives mises en vente de la société initiale et de ses reprises. Les plans piranésiens des descriptions techniques, les rouages, les engrenages de la télémécanique et de ses modernisations prolongeaient l'impression d'un grand chantier



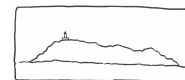
qui se perpétuait. La planche du régulateur hydraulique, chargé de maintenir la vitesse de rotation des alternateurs Brown-Boveri accouplés aux turbines Francis à 114 tours par minute, était un poème. Le manchon m du régulateur est articulé au levier m-a-b. Le point a étant momentanément fixe, si le point m s'élève, le point b s'abaisse et inversement. Ce mouvement est modéré par le piston à huile c. La tige b commande le mouvement du servo-moteur. L'huile sous pression arrive par le conduit d et communique constamment avec le cylindre E. Elle pénètre par le conduit g dont la section libre est réglée par le pointeau h dans la tubulure f et, de là, dans le grand cylindre F. Si la tige b est soulevée, le conduit i, ayant une section double de g, laisse passer cette huile au conduit d'échappement k. La pression derrière le grand piston est donc nulle et les pistons EF se meuvent dans le sens « ouvre » et, par le levier L, ouvrent le vannage. Si le manchon m s'élève, b s'abaisse, le conduit i se ferme et la pression s'établit derrière le piston F qui se meut dans le sens « ferme ».

Borges se souvenait presque sur le bout du petit doigt d'une série d'articles conservés dans les archives du *Journal de Genève* qui, en 1873, relatait, sous la rubrique « Variétés », l'effervescence de cette course enfiévrée vers la perte du Rhône, un rush, une ruée.

« Il y a quelques années ou, pour être plus précis, il y a deux ans à peine, la petite ville française de Bellegarde, peu célèbre dans l'histoire, n'était guère connue que des rares touristes qui, sur la foi de leur itinéraire, allaient visiter sa perte du Rhône et des plus rares géologues attirés par le désir d'explorer un curieux gisement de fossiles.

Pour être honnête, Bellegarde était parfaitement connue des voyageurs qui se rendaient de Genève à Lyon par la diligence. L'énorme machine jaune, après avoir dévoré au grand trot de ses six chevaux, et au tintamarre des grelots, les deux lieues de descente en zigzag qui commencent sous les canons du Fort de l'Écluse, franchissait bride abattue, un pont de pierre, d'une seule arche, jeté sur un abîme verdoyant, traversait une petite place garnie de curieux attirés par les clic-clac du postillon et venait s'engouffrer, bêtes et gens, sous une voûte sombre dont la porte se refermait derrière elle, comme celle d'une prison. Le voyageur, tout blanc de poussière, se trouvait alors aux prises avec une foule en uniforme qui se livrait sur ses bagages et même sur sa personne à des investigations aussi gênantes qu'indiscrettes. Avec quelle impatience on attendait le moment où cette porte fatale daignerait se rouvrir pour laisser entrer un souffle d'air pur et un rayon de soleil ! Quel soulagement lorsque le conducteur remontait sur son siège, barbu et imposant comme le Jupiter antique ; puis la diligence s'ébranlait et, l'instant d'après, on se trouvait roulant de nouveau, en pleine poussière sur la route de Châtillon. C'est tout ce que l'on voyait de Bellegarde, et au milieu de tant d'émotions, c'est à peine si l'on se souvenait du grand fleuve qui grondait à quelques pas de là en se précipitant au milieu des rochers. Plus tard, le chemin de fer est arrivé, mais la douane est restée pour vous avoiner. Les voyageurs la retrouvent, avec tous ses agréments, au débouché du tunnel du Credo, et les instants que l'on passe dans cette halle hermétiquement close, en nombreuse compagnie, seraient faits pour vous dégoûter à jamais de la curiosité, car elle s'y montre sous ses traits les moins séduisants.

Aujourd'hui, les choses ont changé, et la petite ville n'est plus exclusivement une colonie de gendarmes et de douaniers. Ceux qui l'ont vue, il y a deux ans, la reconnaîtraient à peine. Ce n'est pas qu'elle ait gagné, au point de vue esthétique : tout au contraire, car elle a perdu son aspect rural et bon enfant, pour prendre l'apparence d'une ville toute neuve et à demi bâtie sur un plan triangulaire aux rues orthogonales ; le regard d'un artiste serait désagréablement surpris par ces toits blancs et ces murs jaunes dont la simplicité tout industrielle n'est relevée par aucun agrément de style, aucun enjolivement architectural. Les maisons, construites en pierre brute non crépie, ne sacrifient point aux



grâces. Elles ont, pour leur louange, portes et fenêtres ; leurs habitants n'ont point l'air contemplatif ; ce sont des hommes de travail, ingénieurs, contremaîtres, ouvriers qui sont logés-là. Ils ont tout autre chose à faire en ce monde qu'à s'occuper du pittoresque.

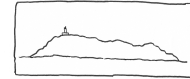
La première particularité qui attire l'attention, en sortant de la gare, c'est une série de constructions massives, de forme pyramidale qui se suivent, tout le long de la vallée, avec une régularité mathématique. De loin, on les prendrait pour les tours de garde de quelque enceinte féodale, si les roues de fer qui les surmontent n'annonçaient une destination plus pacifique et plus moderne. Elles disent, dans le langage le plus clair, à l'économiste et à l'industriel : Ici l'on vend de la force.

La nature elle-même avait tout préparé d'avance pour cette transformation. Dans un temps où l'homme n'habitait pas encore sur la terre ou vivait, dans les bois, à l'état sauvage, elle avait pris soin d'ouvrir lentement, patiemment, dans le flanc du Jura un passage aux eaux des Alpes réunies dans le bassin du Léman. Ces eaux glissant sur un plan incliné long de plusieurs lieues, entre de hautes parois calcaires, avec un volume énorme et une vitesse prodigieuse, représentaient une puissance incalculable cédée gratuitement à la génération qui saurait ou voudrait l'utiliser.

Il est impossible que l'idée d'employer cette force perdue ne se soit pas présentée d'elle-même à l'esprit de beaucoup de gens, et probablement à toutes les époques il s'en est trouvé un ou deux pour faire ce rêve colossal ; mais soit que les moyens pratiques de rendre maniable cette force désordonnée n'aient pas été aperçus, soit que l'on ait reculé devant des dépenses considérables, c'est à notre siècle qu'était réservé l'honneur de dompter et d'appriivoiser ce flot impétueux et bouillonnant, et de le contraindre à faire tourner de prosaïques turbines.

En creusant à quelques pieds au-dessous de la surface des plateaux alentour, on rencontre une couche de roche friable, remarquable à sa couleur quelque fois rouge, mais habituellement d'un bleu verdâtre et renfermant une quantité incalculable de coquilles fossiles qui appartiennent à la formation crétacée, c'est-à-dire au dernier âge de ce que les géologues appellent la période secondaire. Ce dépôt s'étend avec une régularité remarquable, dans toutes les directions, affleurant le sol sur le flanc des collines, et formant l'une des principales richesses de ce pays. Il est dans le monde bien peu d'ossuaires comparables à celui-là. On n'a littéralement qu'à se baisser pour remplir ses poches de coquillages à peu près intacts, restes des individus dont les innombrables peuplades ont vécu là au fond de mers inconnues, il y a quelques milliers de siècles, au bas mot. La plupart de ces coquillages sont de petite taille, mais, dans le nombre, se trouvent-quelques mollusques géants, entre autres les élégantes ammonites que les eaux modernes ne connaissent plus. Ce qui pour les géologues est un fond de mer préhistorique, est pour les chimistes et-les industriels, un gisement extrêmement riche d'un sel minéral précieux à l'agriculture, le phosphate de chaux. Il se trouve là avec une abondance telle que bien des siècles s'écouleront avant qu'une exploitation, même très active, ait réussi à épuiser ce que les siècles ont ainsi accumulé.

Mais revenons à notre description. Concevoir un projet est une chose, l'exécuter en est une autre, et connaître le succès une troisième. La chute du Rhône en amont de la Valserine a lieu dans des conditions topographiques telles qu'il était absolument inutile de songer à l'employer directement. Aucune construction, aucune digue ne pouvait alors être jetée au milieu de ce gouffre. On établit donc un canal de dérivation, condition *sine qua non* de toute utilisation de cette force hydraulique, aussi puissante que capricieuse. Les bords du fleuve étant à pic et sans nulle grève ni replat, ce canal devait aboutir à un espace suffisamment large pour permettre d'y établir le bâtiment des turbines. Pour résoudre la difficulté, on décida de creuser un tunnel de 535 mètres dans le roc, prenant l'eau du Rhône un peu au-dessus de la chute, pour la conduire en pente régulière jusqu'au



confluent de la Valserine dont le lit, rectifié et endigué, laissa libre, sur la rive gauche, un espace où loger les turbines et les pompes. Quant à la force motrice développée par l'action de l'eau sur les turbines, elle serait transmise, sur le plateau et dans toute la vallée, au moyen de câbles aériens à grande vitesse, soutenus, de distance en distance, par de gigantesques poulies et communiquant en dernier lieu leur action à des arbres de rotation destinés à mettre en mouvement tous les appareils d'une ou de plusieurs usines. C'est donc à ces câbles que chaque fabrique viendra emprunter la quantité de force motrice, achetée ou louée à la Compagnie générale de Bellegarde. »

Haletant, ce chantier, voilà qui plairait à mon cousin Onetti, s'était dit Borges, il faudra que je lui en écrive quelques lignes à Montevideo. Après cette guerre, et avant une autre. Borges sait très bien que ce n'est pas la peine de lui en conter. Sous sa ptose palpébrale – Averroès, qui ignorait le grec, n'aurait pas écrit *ptosis* – pas de flush cornéen. Son œil malicieux s'est plissé. Borges entrevoit le seul cimetière au monde dont le périmètre est traversé par une frontière politique. À cheval sur la France, à Étrembières et Veyrier, en Suisse, cette particularité permettrait, trente et quelques années plus tard, de trouver refuge d'un côté ou de l'autre, selon les oscillations du pendule de l'histoire. Une situation idéale pour se faire la belle, Seigneur, pour Albert Cohen. Parfois, un cigare n'est qu'un cigare, a-t-on fait dire à ce suçoteur de Sigmund Freud qui fumait comme une loco, mais ce cimetière, c'est la Reina Cabaña, la Perla del Mar. Celui-ci, tout de même vaudrait bien un Trabuco. (Les parfums d'un Montecristo enivrant ses souvenirs, Baldelil se demanda si Morel-Fatio n'aurait pas glissé sous ce mot, *trabuco*, une allusion cachée, fumeuse, à la fameuse ruse de saint Dominique de Silos rapportée dans le récit hagiographique de sa vie par Gonzalo de Berceo au début de la strophe 480.) Leur Pape à tous, Zino Davidoff, qui savait reconnaître l'arôme des vieilles feuilles, croyait que Dieu était un fumeur de havanes. Perfecto. C'est donc à Veyrier qu'il est parti en fumée. Les notes encore inédites que les héritiers de Borges, les neveux et nièces de Kodama, publieront un jour préciseront qu'il avait bien l'intention d'utiliser cet épisode. Il l'avait soigneusement ébauché à l'encre outremer du stylo Montrose que lui avait offert un ami architecte, Gaetano, à moins qu'il ne s'agisse, si ce n'était le même, du poète Julio Molina y Vedia, infiniment précieux à ses yeux. Tu n'as pas perdu la boussole. Te souviens-tu, Amandie, du vent en ce temps-là ? Il avait inscrit « la pluma MonteRosa » sur la déclaration de biens déposée entre les mains du directeur de « La Prévoyance », Octavio Justiniano, le père Molina, l'assureur de sa maison à Palermo. Même dans ses rêves, Borges n'aurait jamais osé imaginer avoir le plaisir de descendre cette grande lignée jusqu'à un des petits-fils de Julio, footballeur et architecte. Cependant, cosmiques ou littéraires, les utopies ne sont peut-être pas vouées à l'échec : Juan Molina y Vedia, voyez-vous, croyait que le meilleur point de départ pour imaginer une construction, c'était de « regarder un homme en train de contempler un cours d'eau ». Une rivière, un fleuve, el Río de la Plata ?... Tous les possibles, cela n'a, rigoureusement, rien d'étrange, habitent la téméraire perspicacité de Morel-Fatio.

Pour retourner jusqu'à Bellegarde, Borges aurait voulu prendre le tramway en direction de Gex et passer par Ferney. Certes, il avait visité les Délices. Mais il faut cultiver son Voltaire, et l'admirer à moins d'être stupide. Ne serait-ce que pour avoir édifié son tombeau pour les « malins qui diront que je ne suis ni dehors ni dedans » ou pour abriter désormais en son château ce cénotaphe qui clame, entre vérité et mensonge, « son esprit est partout et son cœur est ici ». Ce sont des formules que je pourrais m'attribuer. Je ne suis plus guère mémorieux, mais n'ai-je pas écrit que Dieu est « une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part » ? Argentins et Genevois se disputeront tout ça, après ma mort.



Sûr que Morel-Fatio aurait aimé deviser avec Borges, causer littérature. Préférait-il l'ampleur épique de Virgile (ne serait-ce que pour les *Géorgiques*, s'amuserait Georgie) ou l'enthousiasme de la matière selon Lucrèce ? Et puis, évidemment, l'Antiquité appelait Sénèque, Lucain... un air d'Hispanie, l'Âge d'argent... Mais son Borges n'était pas encore assez âgé, l'adolescent, en entendant la edad de... Plata, aurait pensé à un air de tango. Tout de même, il avait lu *Don Quichotte*. Une île, selon des critiques, non sans anamorphoses au milieu d'un Baroque peut-être plus vain que vaniteux. La sanglante lune de Quevedo, pour qui y sentirait parfois trop l'effort, est-elle d'une laideur esthétique insigne ? Trop de morceaux de bravoure d'anthologie sont-ils plus effrayants que la préciosité des roses de pourpre de Góngora ? N'ergotons pas. Passons directement à Verlaine. On dirait une liste de textes à présenter au bachot, pensa Baldelil. Or, Morel-Fatio avait prévu la chose autrement.

« Inutile de passer ton bac, avait murmuré Bertille à l'oreille de Borges, ton destin n'est pas d'avoir ton nom dans le *Livre du Recteur de l'Académie de Genève*. Tu devrais d'abord faire de la photo, comme Verdaine » (une consonne change mais pas la poésie du regard). Tu as l'attrait des poses, siffla-t-elle. Tu sais, ça ne coûte pas un œil et la moitié de l'autre, pardon, ça ne coûte pas l'appauvrissement d'Éphèse, au lieu d'aller étalonner ses fonds de culotte sur les bancs de la fac. C'est ainsi que l'on peut sérieusement se demander si Borges, ce batelier des illusions, passa d'abord son bac, en 1918. Bachelier un jour, sait-on jamais, bachelier toujours ? Morel n'aura pas voulu en dire davantage, regretta Baldelil, il aurait pu lui faire dire « tu es l'esprit de Genève, au lieu d'occulter tes aventures, tu en diras des nouvelles à Griselda Real. L'éternité, c'est infiniment long sur la fin, vos deux voix auront tout le temps d'imaginer un cantique de la poussière, de vos tombes voisines au cimetière des Rois. »

Le temps. *Forever*. En cette année 1917, Morel savait que le chemin de fer, depuis Haydarpassa, arrivait à Alep, mais son Borges n'en pipe mot. En revanche, selon le manuscrit que dévorait Baldelil, Borges se souvenait avoir lu dans un vieil almanach savoyard qu'un certain Vincenzo Lavini, commis des finances à Turin, faux-monnayeur et faussaire renommé devenu, fut incarcéré en Savoie où il avait confectionné un baromètre à mercure – on disait au XVIII<sup>e</sup> siècle, vif-argent à colonne, rectifia Baldelil – conçu sur le principe de Torricelli afin de mesurer le poids de l'air selon les expériences de Blaise Pascal, pourvu d'une graduation par René Descartes et perfectionné par un siphon, invention de Robert Boyle, nom que le conte de Morel, qui connaissait un Boyer parmi les élèves auditeurs de Gaston Paris, aurait pu malencontreusement calligraphier Borges, regretta presque Baldelil. À défaut de réussir une évasion comme le marquis de Sade, Lavini oubliait son cachot au gré de savantes lectures de scientifiques tels Thury (César François Cassini de), Le Monnier, Bouguer et La Condamine. C'est ainsi qu'il évoque, au revers de l'instrument, l'expédition géodésique française de 1735-43 menée en Équateur pour mesurer un arc de méridien d'un degré et vérifier « la figure de la terre », histoire de trancher la polémique entre Descartes et Newton sur la déformation de sa rotondité avant de signer, non sans l'orner d'un décor allégorique, « écrit peint & vernissé par l'infortune V. Lavini au Château de Miolans l'An 1779 le 42<sup>e</sup> de son âge, le 17 de sa dure captivité », le tout agrémenté d'un poème intitulé « le compte du temps ». Borges, dont la mémoire proverbiale allait devenir légendaire – sans doute est-ce la raison pour laquelle Morel-Fatio s'était embarqué dans cette entreprise romanesque, la faire lire pour des siècles – s'en souvenait parfaitement :

« Le temps m'a demandé de ma vie le compte.

Je lui ai répondu, le compte veut du temps.

Car qui sans rendre compte a tant perdu de temps,

Content peut-il sans temps en rendre un si grand compte ?



En disant que mon compte a refusé le temps  
 Je veux en vain du temps pour bien rendre mon compte.  
 Ô Dieu ! Quel compte peut nombrer un si grand tems,  
 Et quel temps peut suffire à faire un si grand compte ?  
 Vivant sans rendre compte j'ai négligé le temps.  
 Hélas ! Pressé du temps et oppressé du compte,  
 Je meurs et ne saurais rendre compte du temps  
 Puisque le temps perdu ne peut rentrer en compte. »  
 Mais le conte...

18 :

Deux mots auraient suffi si le passage suivant ne présentait un véritable intérêt. Parce qu'il semble bien remémorer des souvenirs personnels, des choses vues et vécues, on en donne ici la teneur.

César ayant détruit le pont de Genève, il a bien fallu passer ailleurs. Le Rhône était guéable, comme aux Isles de Collonges, d'où l'on arrivait en rive gauche, côté Haute-Savoie, sous Chevrier, à Collogny, que l'on ne saurait confondre avec la genevoise Coligny où, depuis sa maison familiale le jeune Horace-Bénédict de Saussure, apercevait le Mont-Blanc. Le fleuve était traversable aussi à la planche de Grésin, qui succéda à une arcade de roche, sous Vanchy, là où Baldelil, archéologue amateur dans sa jeunesse, retrouva une anse d'amphore estampillée Caius Antonius Quietus. Sans doute fabriquée près du Guadalquivir, à Alcolea del Río ou sur les bords de son affluent le Genil, vers Alcotrista, elle devait acheminer de l'huile, si ce n'est du vin, de Bétique. Le contenu était-il arrivé à ses destinataires ou doit-on supposer que, comme pour le fragment trouvé à Vulbens en 1922, ce secteur était propice à des accidents de parcours car il fallait tout transborder par voie terrestre depuis le Regonfle sous Bassy, au nord de Seyssel, jusqu'à l'amont de la perte du Rhône, et plus loin encore s'il s'agissait de remonter au-delà du plateau suisse. Morel n'a pas encombré son récit de références mais personne ne lui en tiendra rigueur, le *Corpus inscriptionum latinorum* n'enregistrerait parfaitement de tels éléments que plus tard. Et puis, les plus audacieux pouvaient encore s'aventurer à franchir les eaux à la perte du Rhône.

S'il était venu en voiture, Borges aurait dû imaginer tout cela dans l'obscurité du tunnel ouvert sous le fort de l'Écluse. Mais en train, il peut s'en faire une tout autre idée en surplombant le fleuve du haut du viaduc de Longera, qui enjambe le pont Carnot et « sous Villard », le lieu-dit-un peu-en aval de Collonges, où s'était tenu le bac et le moulin Julliard ou Juillard. Entre le lire et le parler ...

Tant pis pour Ferney qui n'était pas sur la voie qui menait à Bellegarde. Borges s'était résigné à ne pas prendre la ligne d'Annemasse à Bellegarde qui longe le pied du pittoresque Salève que dominant de hautes parois de rochers. Certes, à Collonges-sous-Salève, on l'imaginait volontiers « reading and rereading », comme pour entendre José Ángel Valente écrire afin de ne pas se perdre, traçant des signes, laissant des traces avant d'être perdu comme les feuilles que le vent emporte, dans Genève, cette ville étrangère qu'il aime tant. Sous le soleil d'hiver, les contours se fondent, les rochers s'édifient comme les ruines d'architectures fantastiques. Dans le bleuâtre mensonge des horizons embrumés, sont-ce d'illusoires minarets ? Certes, Borges aurait aimé revoir cet Orient de rêve, qu'il avait apprécié après une journée d'excursion de la section genevoise du Club alpin suisse par le chemin de fer à crémaillère l'année précédente. La mémoire joue au funambule. En janvier dernier, aux Rochers de Naye, la piste pour lugeurs vers Glion était excellente et Borges skia avec entrain. Avec un billet sport de 3 fr. 10, il avait eu droit au parcours dans tous les chemins de fer de Montreux. Parmi les nombreux touristes de





sports d'hiver, il avait beaucoup aimé le vieux funiculaire, à contrepoids d'eau, de Territet.

Mais il aurait fallu aller d'abord à Cornavin, et comme le Léman-Express n'était pas près de voir le jour, mieux valait commencer l'expédition à la gare des Eaux-Vives. La frontière avait été rouverte fin octobre. Toute la famille avait son billet de retour pour le 17 h 10 - 18 h 45, via Pougny-Chancy. L'omnibus de 7h 22 traverserait la Zone, dont on entendait dire qu'elle avait vécu, via La Plaine.

« C'est ce qui s'appelle, mon garçon, salir a la llanura. Regardez-vous dans la glace avant de partir, les enfants, avait ajouté la grand-mère. Il ne faut pas faire de vagues, ni una ola, avait-elle dit avant de s'escrimer en langue locale, ne laissons rien perdre de l'agrément que prête la langue, no ollas, Leonor, pola Norah, pa ola Leonor ». Jorge Luis s'était regardé dans le miroir, il était fin prêt pour passer la douane.

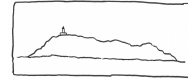
On ne sera pas mieux traités à Bellegarde qu'à Vintimille ou à Chiasso. On ne peut pas en faire reproche aux employés, ils ont des ordres et font juste leur devoir. Mais on aurait pu se déguiser et tenter de se faire passer pour des douaniers, répondit-il. Ça, même les fraudeurs les plus malins n'ont pas osé imaginer pareille ruse !

La plaisanterie était pour Borges une manière de conjurer le sort mauvais, celui qui, en janvier 1833, s'était abattu sur le trajet. Il avait alors plu pendant plusieurs semaines et, sous l'effet d'une petite rivière souterraine, un éboulement s'ensuivit qui avait emporté plusieurs centaines de mètres de la voie ferrée Lyon-Genève. Un « vieux gardien de la voie », rapportèrent les journaux, courut du côté de Bellegarde pour arrêter, avec des pétards, un train de marchandises venant de Bellegarde qui allait tomber dans l'abîme et un autre cheminot parvint à traverser le secteur pour donner l'alerte télégraphique de Longeray aux gares vers la Suisse.

Jorge Luis avait lu que ce glissement de terrain avait provoqué un barrage naturel retenant net, plus de sept heures durant, le Rhône entre le Fort de l'Écluse et Bellegarde. Le fleuve s'était arrêté au pied du Vuache. Allait-il reprendre son cours pré-wurmien, traverser Arcine et Clarafond pour rejoindre les Usses et Seyssel ? La ville de Lyon redoutait déjà un raz de marée dévastateur lorsque le gigantesque lac artificiel, étalé jusque dans le bassin genevois, à l'image de la future retenue du barrage de Génissiat, céderait.

Pendant que l'on évacua prestement les berges menacées, le Rhône était, pour ainsi dire, à sec, et un homme s'était aventuré dans les profondeurs souterraines où le fleuve disparaissait sur près de deux cents mètres. À l'aide de cordes, il pénétra dans les cavités et explora le dédale des cavernes avant de s'empresse de remonter lorsque les flots annoncèrent qu'ils ne tarderaient pas à surgir de nouveau. Le destin est décidément facétieux, en avait conclu Borges. Jean-Marie Gay, ce maréchal-ferrant, disparut sept ans plus tard tout près de là, à Grésin, en creusant un puits. À supposer qu'il considérerait la vie comme un jeu, Borges se la jouerait, ironie romantique ou pas, comme une exploration métaphysique des cavernes de l'illusion.

Il serait à désirer, insiste le texte de Morel, qu'une plume autorisée voulût bien soumettre le souvenir de l'arrivée de la famille Borges, quatre ans auparavant à une critique serrée tant les ennuis qui attendent les malheureux des temps modernes tourmentent les voyageurs appelés à passer les frontières. Les Borges étaient arrivés à la frontière par une nuit froide et pluvieuse. Le compartiment était plein, petits et grands installés tant bien que mal. Tout le monde ne dormait pas, mais Leonor, fatiguée par l'excitation qui présidait à ce voyage, n'entendait même pas les bruits de ferraille produits par le roulement du train. Notre père, et plus encore notre mère, espéraient que le douanier ne troublerait pas le repos de la pauvre petite. Vaine illusion. Tout le monde, impitoyablement, dut descendre. On arracha la dormeuse à son sommeil, on l'enveloppa à la hâte dans un vêtement quelconque et l'on courut par la pluie et le froid, à la suite



“autres victimes, à la visite, dans un local aux courants d’air glacés, après nous être mis en sueur pour réunir nos colis. Heureusement, nous n’eûmes guère à souffrir davantage. Notre père ne fut pas du lot des malades partis pour recouvrer la santé qui ont vu leur état s’aggraver à la suite d’un traitement insupportable. Toute la procédure se réduisit à sa plus simple expression sans s’encroûter dans des formes moyenâgeuses.

La Douane de Bellegarde était réputée, de longue date comme une lecture attentive des éléments précédents l’atteste, pour ses tracasseries douanières, ses embarras, ses retards excessifs, et toutes sortes de mesquineries. Que de contrôles, que de questions, que de formalités ! Passer par la salle voûtée de la visite confinait au supplice. Certains affirmaient que cette douane ressemblait à la cour du Dépôt. D’autres frissonnaient en fredonnant ce refrain :

D’une ardeur que rien n’égale  
son œil examine tout.

Sa main va fouillant partout,  
jusque dans le linge sale,  
sans égard pour la pudeur  
du malheureux voyageur.

Sûr que Borges, s’il les a entendus, aura apprécié ces vers de mirliton. La perte du Rhône valait bien ce retour en France.

Genève-Bellegarde, vingt minutes d’arrêt. Tous les voyageurs descendent ! cria l’employé du PLM en courant le long de la voie avec sa lourde lanterne. On avait laissé Genève à 34 km. Pour notre petite tribu, le moment critique était venu. Les investigations commencèrent. Le commissaire de surveillance demanda les passeports et surtout une preuve de notre identité. Puis le brigadier et, pour les dames, la visiteuse, inspectèrent, fouillèrent, explorèrent de leurs mains impitoyables si souvent triomphantes de la fraude. Rien ne fut mis à découvert. Au sortir de la gare, il suffisait de descendre tout droit vers l’objet de notre déplacement.

Tout comme Baldelil, Borges se demandait toujours si Aristote avait, oui ou non, fait allusion au Rhône. Mais nul ne saurait confondre le Timavo ou le Tigre, avec la perte du Rhône. Après tout, bien des chroniques antiques ne sont que des traductions d’histoires antérieures rapportées en langue vulgaire, avait tranché Morel. Comme si de rien n’était. Borges se souvenait « avec quel cri de rage, quel rugissement féroce le Rhône se précipitait dans le gouffre, comme le contait la plume de Victor Hugo plus de vingt ans après sa visite, lors de son doux voyage en Suisse en 1825 pendant que le frêle pont de Luvey, en bois, tremblait sous nos pieds »

Une dizaine d’années plus tard, la langue française, qui ne lui avait pas donné seulement Hugo. Alexandre Dumas, celui du D’Artagnan des mousquetaires, avait souligné que « c’est au milieu de ce pont que l’on se trouve le mieux placé pour examiner le phénomène qui nous amenait. Le Rhône, qui accourt bouillonnant et profond, disparaît tout à coup dans les gerçures transversales d’un rocher pour reparaître cinquante pas plus loin : l’espace intermédiaire reste parfaitement à sec ; de sorte que le pont sur lequel nous nous trouvons est jeté, non pas sur le fleuve, mais sur le rocher qui couvre le fleuve. Ce qui se passe dans l’abîme où le Rhône se précipite, c’est ce qu’il est impossible de savoir : le gouffre n’a jamais rien rendu de ce qu’il avait englouti. » Encore une vingtaine d’années plus tard, Edgar Quinet tira toute une philosophie de l’histoire : « Avez-vous vu dans mon pays la perte du Rhône ? Le fleuve qui descend du haut des Alpes arrive confiant et à pleins bords. Tout à coup, comme si l’embûche avait été tendue dès l’origine des choses, il disparaît. On le cherche sans le trouver : il s’est perdu dans le puits de l’abîme, il est enseveli dans les entrailles de la terre ; une couche prodigieuse de rochers amoncelés depuis les premiers jours le recouvre, et la pierre a été scellée sur lui, aux deux bords, par



des bras de Titans. Cependant, pour avoir disparu, le fleuve n'est pas tari ; son ancien génie vit encore ; il lutte dans les ténèbres, il mugit sous terre, il travaille dans le sépulcre, il use de sa poussière d'écume la roche éternelle. À la fin, il reparait à quelques centaines de pas à la lumière, un peu calmé, plus bleu, plus majestueux, mais ni brisé ni dompté par cette épreuve. »

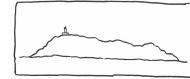
Fleuve-dieu, seigneur des fleuves, fleuve-roi qui offrait aux yeux des touristes son éphémère cimetière, le Rhône s'était aussi paré de plusieurs usines après celle de la Water Power, devenue centrale de la Jonction. Outre qu'à Arlod, en rive droite, une production de cyanamide et carbure de calcium alimentait le service des Poudres, Borges remarqua une nouvelle centrale en construction, destinée à fournir davantage d'énergie aux usines d'armement pour la guerre, sur le rivage de Haute-Savoie, à Éloïse. Il faudra que j'imagine un jour son architecte retrouvant là une ancienne amie, la sœur d'Eloïsa.

Allez, portons maintenant notre attention sur la Valserine. Il suffit d'en remonter le cours. Morel-Fatio, qui a visité la résurgence qu'est, à Carpentras, la fontaine de Vaucluse, devait promener Borges jusqu'aux pertes de la Valserine. Pour revenir, nous les franchirons au moulin de Métral, non loin de l'ancienne fonderie de Justin Turquois, par le pont des Oulles. C'est une rivière profondément encaissée, dont un de ses affluents, la Semine, a creusé ses propres marmites de géant sous Saint-Germain-de-Joux. N'est-ce pas la trace des pas que, quand ils se réveillaient, les dinosaures de Plagne s'amuserent à laisser là ?

Après le pont de Coz, le lit de la Valserine, comme celui du Rhône dans lequel elle va se jeter, est creusé dans un calcaire assez tendre. Les parois, presque lisses, tombent à pic, lorsqu'elles ne s'avancent pas en surplomb au-dessus des eaux. C'est là, juste à l'aval, peu avant le confluent, la jonction de la rivière, sous le grand viaduc du chemin de fer, que Louis Dumont, après la construction en 1878 d'une minoterie en association avec le suisse Édouard Lullin, avait réussi à évoluer à partir de 1882 vers l'installation de sa centrale hydroélectrique pionnière.

Il l'avait inaugurée en 1884, l'année même où le chemin de fer du Sud, en Argentine, arrivait à Bahía Blanca. Le grand défi de la Patagonie, écrivait Domingo Pronsato, enfant du pays devenu ingénieur électricien à Turin, qui travailla avec Rinaldo Negri et la compagnie Edison sur la Roya, célèbre aussi pour être devenu peintre, d'un grand « lyrisme symbolique », lira-t-on dans la revue *Sur* en 1940, peu avant de plonger, lui aussi, dans la cécité. Là, Baldelil s'empressa de noter que ce parallélisme d'une trentaine d'années avec Borges, qui avait échappé à l'ingénieur Morel, lui offrait sur un plateau de quoi briller dans un prochain cycle de conférences. Revenu dans la Pampa, Pronsato avait même conçu un barrage, Huelches, sur le río Colorado, qui dériva les eaux sur près de trois cents kilomètres, jusqu'à Bahía Blanca.

Depuis le pont de pierre d'une seule arche, jeté sur la rivière, qui reliait le bâtiment des machines de la Jonction, avec lesquelles Dumont rivalisait, en communication avec la rive droite de la Valserine, Borges voyait le barrage Dumont. On l'écrêtera un jour pour laisser passer des kayaks, et ensuite, il n'y aura plus qu'à laisser le temps détruire le reste des vestiges de la centrale, parfaire la création d'une friche industrielle, avait avancé Morel. De là, de la gare et des rues de Bellegarde, Louis Dumont avait essaimé précocement vers Culoz, Alby-sur-Chéran, Bourg-en-Bresse, Pont-de-Vaux, Chambéry, le Pignet de Thônes, d'autres sites encore en Savoie et dans le Pays de Gex, avec des fortunes diverses ou n'ébauchant parfois que des projets. Son fils aîné, Pierre, né dans le Vaucluse, qui, peuchère, avait opté en 1891 pour la nationalité suisse, méconnu et trop souvent confondu par son prénom avec son oncle, finit par investir la vente de ses brevets, notamment celui sur l'acétylène, et son diplôme d'ingénieur de Centrale dans les soins du corps et s'ahana dans les lotions capillaires avant que ne se perde la trajectoire de son



infortune après la Grande Guerre. Dans le Sud, son épouse disait, elle, qu'il était dans la lune. D'après l'étymologie grecque, donner dans la cosmétique qui tâche d'enjoliver le visage comme un univers, c'est ordonner le monde, autant qu'un barrage, pensait Borges. Autant qu'un écrivain, n'est-ce pas ?

Un temps prophète en son pays, à Sion, près d'Aproz, la figure de Dumont s'effaçait. Lullin, l'ingénieur minotier genevois et fondeur à la Coulouvrenière, avait été un des premiers à se soucier, dès 1875, de répondre au développement du service des eaux et de l'industrie en général à Genève en pensant utiliser, plutôt que le Rhône, l'Arve en amont de Carouge, qui serait conduite par un tunnel creusé sous le plateau de Champel jusqu'à une usine de force motrice au Bout-du-Monde. Mais la route du Bout-du-Monde n'est pas un chemin de roses. Ar'vi pâ. Installé à Grenoble, il passerait pour magicien vers Oz, entrevoyant Hydrélec en Oisans et se dévouant à l'Eau d'Olle, berceau de Grand'Maison, à Vaujany. Plutôt que de vouer Dumont aux gémonies, il ne le mentionna jamais dans les rubriques de sa « Revue industrielle » et, désormais, on appelait la création bellegardienne l'usine de Chanteau, du nom de l'avocat messin installé près de Belley qui, croyant en cette innovation, finança les travaux. Ne doit-on pas tenir pour probable que René Thury, l'ingénieur suisse, qui lui aussi avait vu Edison, et qui se rendit à Modane pour inaugurer l'installation inspirée par Dumont à Antoine Fardel, avait dû s'intéresser aussi à ce qui se passa près des pertes de la Valserine, qu'il suivit de près l'installation de sa dynamo ? Genève, toujours Genève. Le baron de Chanteau avait ensuite transformé ce qui restait des toulousains Moulins de Bazacle en centrale hydroélectrique en engageant le valromaisan Hector Deruad, puis avait laissé la place à son fils René. Borges ignore toujours, même après avoir commencé l'approche du Mont-Blanc par le chemin de fer à crémaillère du Montenvers, que René de Chanteau, avec Maxime Laguerre, Abel Couvreur, Henri Duportal et d'autres, en était un des promoteurs. Comme les eaux, visibles ou souterraines, tant de gens se sont retrouvés et mêlés. Dans leurs réminiscences et leurs confluences, il y avait le nord et le sud, Jurassiens descendant la Valserine et Italiens remontant le Rhône, l'est et l'ouest, Savoyards de la Haute, tailleurs de pierres de Maurienne, maçons de la Creuse ... Dans le souvenir sentimental de ces foules des milliers et des milliers de gens après la guerre de 1870, il faudrait refaire l'histoire. Celle de Lomel, Brunck, Stockalper, Gruner, taxés de paraître « tutti tedeschi », la saga des Meuron, Cuénod, Sautter, Harlé, Blondel, Sécheron, la vie de Merle d'Aubigné et celle du poétique charpentier Rimboud, de Péréyard, le rugbyman déclarant en douane chez Joseph Bertola puis Gondrand, les Perrin du Haut-Crêt qui avaient fini par descendre la Valserine avec, pour toute poudre de perlimpinpin, celle à aiguiser, en hiver, les crayons du lapidaire qui partira en fumée dans un incendie, les Miraillet, les Michaud, Michaux, Duchêne, Dupont, Durand, Durandy, Durando, Armand le Tignard, le Guste Laracine le garde-champêtre et son tambour qu'on surnommait Pissenlit, Revillod, Peinchirrac, les Fol et Stoubenel, Garotti, Magnani – comme sur l'affiche, devant le cinéma des « Variétés », de « Rome, ville ouverte » –, les Bertetton et la famille Lorenzoni, alliée des Varichon, au gré des cantines de barrages où s'atablaient les techniciens des feuilles de métaux ...

Il faudrait être bien plus grand clerc que Morel, se dit Baldelil, pour faire la soudure et croire y retrouver la même histoire avec mes aïeux. On m'a raconté que certains vinrent d'Italie, d'Autriche sans doute, d'autres du Jura et de la Savoie, et que leurs histoires ont conflué un jour ou se sont perdues çà ou là. Quelle importance ? L'essentiel, c'est de les garder vivants dans son souvenir. Pareil que quand, dans son enfance, il changeait les fils de plomb qui pêtaient dans les fusibles en porcelaine de ses grands-parents avant de les remplacer dans leur coffret, en grimant sur un tabouret, à côté des boîtes en aluminium aux étiquettes cuivrées, si difficiles à faire briller, rangées par ordre de taille : farine,

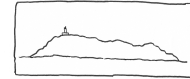


sucré, café, thé, épices et poivre. Il sentait encore le parfum du parmesan râpé qui séchait lentement en même temps que les pâtes fraîches suspendues, au-dessus du rouleau à pâtisserie, les pommes de terre rôties au beurre fondu avec le saucisson dans la cocotte en fonte, la pâte des bugnes à l'eau de fleur d'oranger qui reposait et gonflait au chaud derrière la cuisinière ...

Quand il était tout petit, on racontait à Baldelil, pour l'endormir, qu'il était le descendant du roi Morphos et de sa pas si folle au logis la reine Ana, morphosienne également, de la cycladique île du même nom. Il s'agissait, bien entendu, de Morphos le Grand, d'où le prénom qui avait été donné à Baldelil. On ne saurait confondre avec Morphos le Petit, dit Minos, comme le surnommaient les Gones dans la capitale des Gaules, raison pour laquelle les Lyonnais estiment que les Phocéens ne devaient constituer qu'une province reculée. La civilisation hellénique, selon cette vision, n'a atteint la Méditerranée qu'après avoir descendu le Rhône, et non l'inverse. La preuve en serait que les Suisses réclamèrent, avant et même après l'achèvement du barrage de Génissiat malgré l'absence de l'ascenseur à bateaux envisagé, de retrouver le double de leur port bâlois du Nord, à Fos, sur l'étang de Berre, leur port du Sud. La remontée de la dernière flamme olympique vers le Nord sera, de ce point de vue, un juste retour des choses. On ajoutera à cette démonstration que, si l'OM a bien été créé plus d'un demi-siècle avant l'Olympique Lyonnais, c'est le Stade Helvétique Marseillais, le grand Sachem, maillot rayé jaune et noir à manches longues, qui fut, des années durant, champion du littoral et champion de France. Qu'on s'implante ici, qu'on s'implante ailleurs, s'il faut s'implanter ...

Pour établir une continuité entre toutes choses de l'univers et les mots, Borges avait imaginé remonter jusqu'à la perte de l'Ain, mais cela lui parut si curieusement ailleurs quand il apprit qu'elle se situait dans le Jura, à Bourg-de-Sirod, qu'il remisa cette aventure. Au demeurant, comme l'érosion, au fil du temps, avait fini par grignoter la voûte du labyrinthe souterrain, l'amas de rochers ne lui aurait paru qu'un vestige de pierres au milieu desquelles l'eau fraye son chemin dans une gorge profonde. Borges ne sut donc jamais que, non loin de là, à Champagnole, Henri Hugues Bovy, de la famille genevoise bien connue du même nom, après avoir servi Louis Dumont comme ingénieur-électricien et apposé son propre nom à un modèle de dynamo, réalisa son installation hydroélectrique sur une chute de la rivière. De même qu'il ne sut pas que Bovy, dont le frère Léon était architecte, avait ensuite œuvré à Crotenay, et revint près de Genève pour apporter son concours à la force motrice de Chèvres et à l'industrie de Vernier, il ignora aussi qu'il finit ses jours président honoraire du Cercle des échecs de Genève, où il excellait dans l'ouverture italienne du gambit dit Evans, quand le fou accepte le sacrifice du pion, qu'il se plaisait à jouer lors de parties à l'aveugle.

Borges n'alla jamais non plus jusqu'à Bourg-en-Bresse. Pourtant, l'idée lui en était venue en voyant une photographie de l'église de Brou. Comme un fil d'Ariane avec l'histoire d'une Espagne d'avant l'Europe rêvée par Charles-Quint, qui sait. Morel avait pointé une autre explication à ce désir enfoui jusqu'à lui dans les arcanes de l'histoire. Borges, dont on connaît l'appétit pantagruélique, trouvait que les volailles de Bresse, blanche de Bénny, grise de Bourg ou noire de Louhans, même les bleues ou les fauves, avec leur chair délicate et leurs fumets particuliers, étaient indépassables. Peut-être pas autant que la viande argentine, mais les cargaisons congelées en provenance de Buenos Aires ayant du mal à rivaliser, il avait coché dans son agenda la période qui précède Noël. Avec des communes alentour, Bourg organisait alors ses Glorieuses, des foires où les éleveurs, depuis le milieu du XIXe siècle, concouraient pour primer leurs plus gras ou fins exemplaires de dindes, chapons et poulardes, arrangés et parés dans des paniers. Les Parisiens, avec l'aide du chemin de fer, pouvaient les déguster le lendemain. Borges se



serait bien vu inspecteur de ce marché que la guerre n'avait pas suspendu. Le destin brisa ce rêve que Borges nourrissait, plus encore que les autres, cet hiver-là.

Était-ce en 1916 ou en 1917 ? Curieusement, Morel ne précise pas. La rade avait gelé. Il fallait entendre, la nuit, la bise, la bise noire, ce vent du nord lacérant, gronder avant de glacer le lac et de former des congères avec les crêtes des vagues transformées en d'étranges sculptures de glace. Dans ce décor polaire de carte de vœux, le glacier était dans le lac où ces sublimes embruns féériques gelaient cygnes et mouettes. Magnifique blanc conflit, agonie sans espoir. Sous le givre, noirceur, le temps semblait arrêté. Un temps à ne pas mettre un rossignol dehors, demain sera un autre jour pour écrire un sonnet à Keats. Le jour vivace entrera dans cette nuit, ces images n'auront plus rien d'un cauchemar et je ferai, en guise de fleur, une ode à Coleridge. Le destin, c'est couillon, a l'art de poser des lapins.

Borges aurait aimé deviner que le suisse Louis Blondel, l'archéologue cantonal de Genève, écrirait sur les ruines du château d'Arloz englouties par la retenue de Génissiat, que la Bibliothèque de Genève permet d'emprunter de ses ouvrages jusques aux confins de cette ancienne Zone, et qu'un autre Blondel, André, le savant français, serait avec Émile Harlé un des concepteurs du grand barrage unique à Génissiat. N'oublions pas Léon, qu'on devinait alors dans l'expression, « ce sera un Mälh pour un bien ».

Croyez-vous que la rétinite pigmentaire et un glaucome malin expliqueraient mieux la longue fin d'un très beau soir d'été qu'une plaisanterie d'Oscar Wilde ? Ce jour-là, Borges était-il tellement sourd qu'il portait une cravate d'un jaune jonquille éclatant ? Allons donc ! c'est comme quand il parle du soir, c'est une métaphore, s'emporta Baldelil.

En rentrant à Genève, la nuit entrait dans le jour. Borges songeait à ce grand vide de la Pampa, à ses ciels magiques, dantesques, balayés par les ouragans, zébrés d'orages polaires, à ses horizons qui fuient et se perdent, à ses cordillères de sable statiques – gauchomardesque, ce symbole du Sud, persifla à part lui Baldelil – à ses *alpatacos* – intraduisible, ces épineux qui vous piquent comme des aiguilles vous cloueraient, des espèces d'acacias, et les *jarillas*, c'est pas comme les chanars, là il suffit d'effacer le tilde, bonjour l'audiodescription, ajouterons-nous aux remarques de Baldelil – à ses salines qui luisent sous les étoiles dans les arômes nocturnes, à ses crépuscules sans fin aux éclairs verts ou pourpres, à ses aubes écarlates symboles d'espérances. Et le songe de Borges se superposait aux Services industriels de la ville, SIG, c'était un signe. Contre les années déjà vécues et celles encore à vivre, contre le sort, santa María, si lui, Borges, était malheureusement de ce monde réel, il serait aussi Morel-Fatio (ce dernier, avait remarqué Baldelil, écrivait parfois, décidément joueur, Marel, comme le jeu qui va de la terre au ciel, et retour), il serait Baldelil et tous les autres, non ?

Le soir est descendu. Comme à Buenos Aires, Borges aimerait décrire le prisme du soir, ce moment quand la ville et ses couleurs se transforment avec le déclin progressif, de la vue, de la vie. Une vie est-elle la vie, se disait-il, une seule lettre vous manque, macros, micros, et tout est du pareil au même, blanc, black, trou noir, absence de couleur. Mais, la journée a été si bien remplie que, quelquefois, même Homère s'endort.

La nature a-t-elle jamais cessé de parler à Borges ? Refoulement des expériences sensorielles à cause du fonctionnement de notre langage ? Sans les yeux, ça ne colle plus comme avant, a dû se dire Morel. Borges allait devenir un homme sans soi. Alors Morel-Fatio a décidé de voir pour lui. D'où le miracle de ces pages, mais on tourne en rond, réagit Baldelil. Le truc de Morel est connu depuis Parménide et Zénon, le temps est constitué par des instants inséparables. Je sais bien que, dans son histoire vaguement biographique, il est plus intéressant de cerner les répétitions que l'histoire elle-même, mais tout de même ! Son projet de livre, ce livre projeté de tant de petits grains de sel qui



font le monde de Borges est plus mouvant encore que le sable qui s'écoule dans le sablier. Si ça continue, ces feuillets vont finir comme un tas de reliques circulaires. Pire que le chesterton du capitaine Haddock.

19 :

Ces faits se produisirent il y aura tant d'années. Julio Casares avait dîné avec moi, ce soir-là. Nous étions attardés à discuter de la composition d'un dictionnaire étymologique de la langue de Cervantes et à polémiquer non moins longuement sur la réalisation d'un roman à la première personne, dont le narrateur omettrait ou défigurerait les faits jusqu'à tomber dans diverses contradictions qui permettraient à très peu de lecteurs d'en deviner la réalité. Nous avons même convenu avec l'éditeur que l'impression de ces ouvrages se ferait à Bellegarde, à la Sadag, la succursale de la Société Anonyme des arts Graphiques de Genève lancée en 1906, une des meilleures imprimeries de France, très réputée pour sa maîtrise de l'héliogravure. Dans le fond lointain du restaurant, à une heure avancée de la nuit, nous découvrîmes, inévitablement, que le miroir du corridor nous avait guettés, tapi, tel un mistigri prêt à bondir. Ce fut quelque chose de monstrueux.

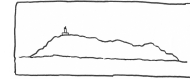
Si leur nom ne me faisait penser à Lucain, les Italiens de Lugano me feraient presque autant frémir. *Terroris imago*. Antipathiques, bruyants, grossiers, des rustres, comme les Argentins. Et moi qui préfère les blondes propres, ce ne sont pas leurs brunettes cucul la praline qui me permettront d'élucider les racines profondément enfouies de cette sale impression. Mais parlons d'autre chose.

En aout, j'écrirai en français un article pour *La Feuille de Genève*. C'est un journal d'idées et d'avant-garde, pacifiste, anarchiste, libre-penseur, pas si neutre au fond, ça me convient. Je le signerai depuis Palma de Majorque. Il paraîtra dans la rubrique « Chronique des lettres espagnoles ». Je me pencherai sur Pío Baroja, Azorín, le nom de plume de José Martínez Ruiz, et un autre Ruiz, un certain Ruiz Amado. Ce dernier s'appelait en réalité Ramón Ruiz de Contreras, nom dont, par antipathie à l'encontre de son frère aîné Luis Ruiz de Contreras, traducteur de ces peccamineux Maupassant et Zola, il ne voulait pas se souvenir.

Comme s'il était en train d'écrire, Borges écrivait. Écrire, c'est un peu comme rêver, tout au plus faut-il s'efforcer d'être sincère en rêvant. C'est bien beau de mêler la réalité et l'imaginaire, de retravailler le passé, de l'insérer dans sa culture livresque, ça en impose pour délivrer le tout sous la forme d'un conte universel, mais quelle vérité renvoyer sans jamais en posséder une dans l'ensemble des possibles ?

Je vous ferai observer, avait fait dire Morel à Borges dans un feuillet qui n'est pas reproduit ici, soit que Baldelil ne l'ait pas retranscrit tant il se morfondait à morfler de sa rage de dent, soit qu'il en ait égaré la copie, soit que sa fièvre, qui ressemblait à une typhose telle que celle qui frappe les volailles, lui ait fait imaginer une page manquante ou recréer un document inexistant, je vous ferai observer que la rigueur cartésienne est une apparence, une fiction. Pascal était allé du vide à Dieu, Descartes part d'une pensée rigoureuse pour arriver à l'extraordinaire, la foi catholique. Être les seuls sur la terre et peut-être n'y a-t-il ni personne ni terre, qu'un dieu nous trompe, que nous sommes condamnés à l'illusion du temps. Rêver le doute et la certitude.

Resterait-il alors seulement le style, cette suite de tics, disait Cocteau, « tantos trucos » selon l'elliptique Borges ? Ou serait-ce que, si la racine (aïe ! chique ah ! chique ah ! chique ! aïe ! aïe ! aïe !) du langage est irrationnelle, si le langage est de caractère magique, il n'y a qu'un peu de poésie pour retrouver cette ancienne magie qui tente de devenir, par affinités selon Merlin, le réel. Là, Morel a vu clair, nota Baldelil. Au-delà de la forme, ce qu'on appelle le style – et celui de Morel n'est guère brillant – seule compte la résonance suscitée par la lecture.



Ainsi, Morel-Fatio n'avait pas besoin de tout voir, il pouvait choisir de taire certaines choses, de ne garder que celles qui s'inséreraient à merveille dans sa marquetterie pour que l'on ne s'attarde pas à ce qu'il a laissé dans l'ombre. Je dois lui rendre cette justice, estima Baldelil, et reconnaître que sa plume sait nous rendre ce Borges vivant. Je dois faire paraître ces pages. Elles apporteront leur contribution au vieux débat entre réalité et représentation. C'est que Morel-Fatio connaissait par cœur son Don Quichotte, inventeur d'illusions fuyant la réalité historique du quotidien et critique des rêves imaginaires. Bifront. À moins que l'irréel ne soit dans son temps, dans le temps, le grand Enchanteur de ce monde.

Il y aurait là de quoi être sceptique sur la littérature comme source de l'histoire, songea Baldelil, mais à quoi bon être anxieux si l'on ne croit pas au futur. D'accord, Morel-Fatio, ne passera pas avec ces feuillets pour un génie universel, paré de toutes les vertus surhumaines, mais il y a là les germes d'un honnête romancier, à la plume parfois habile. Je ne vais pas l'élever au pinacle, il serait le premier à en sourire. Parmi les rares sourires que l'on connaît au Moyen Âge, le médiéviste Morel aurait assurément tenté de reproduire celui, seulement esquissé (« por poco se non riso ») et amusé (« tan ovo grand sabor »), que san *Millán* de la Cogolla adresse aux diables venus mettre le feu à son lit pendant son sommeil. Qu'on n'imagine pas ce rire sous cape ni dessous une capuche monacale en forme de montagne. On frise la carnivalesque chie-en-lit. Par miracle transformés en incendiaires incendiés, comme si leurs corps étaient devenus aussi brûlants que leurs torches (« los juegos de las flamas a los dientes plegavan »), les traîtres diabolins roussissent.

C'est ainsi que représente la scène le reliquaire aux plaques d'ivoire du monastère de Rioja – terre de pain ou terre de la rivière Oja, à moins de jouer à exprimer un penchant étymologique en appellations viniviticoles, soit dit sans outrance pour caser la gourde, la louche ou, il va sans dire, les déboires de la calebasse –, mais Morel-Fatio ne fait aucunement allusion aux sources latines du récit signé au VIIe siècle par Braulio, évêque alors à Saragosse, l'idéal pour trouver un manuscrit. Pourtant, Morel ne pouvait l'ignorer. Il aura donc volontairement occulté que ce sourire ne s'y trouve pas. En effet, sa traduction bercéenne est redevable aux intermédiaires qui réalisèrent le livre d'images que Gonzalo de Berceo avait devant les yeux en regardant le reliquaire aux ivoires, certains reconstitués, qui donnent à voir la vie de ce saint du rural panthéon riojan. Grâce soient donc rendues au commanditaire, l'abbé Blas et à l'importateur d'ivoire, Vigilia, et surtout aux artisans, les artistes García, Engelram et leurs seconds, Simeón et Rodolfo, qui œuvrèrent d'après les illustrations de Munio, le moine enlumineur et copiste du XIe siècle. Morel-Fatio n'aura donc pas voulu écrire noir sur blanc que l'amplification de Gonzalo de Berceo, au XIIIe siècle, provient, que l'on sache, de la légende véhiculée localement, et surtout des vingt-quatre plaques sculptées par les artistes suscités. Si Borges avait su que ces vers de cuaderna *vía* avaient leur origine, en quelque sorte, sous le couteau et le burin de ces remarquables artisans et non dans le scriptorium, peut-être se serait-il montré moins sévère envers certaines rimes, ouhlà!, taxées parfois d'extravagante incongruité ou accusées de faire dépendre le vers de l'oreille aux dépens du cœur et de l'imagination.

Sans doute ne faut-il pas trop faire hincapié, comme l'a souligné Andrés Lema dans le *Bulletin hispanique*, aux échos de la littérature médiévale espagnole chez Borges. Ne mettons donc pas l'accent trop ironiquement. Puisque les Grecs disent qu'Homère aussi était ignorant, pourquoi Borges ne l'aurait-il pas été ? Au rebours, on se plaît à croire que Borges était si fortiche qu'il a écrit sur l'imaginaire de Gonzalo de Berceo dans quelque volume de *Mélanges* de la Casa de Velázquez et torché un compte rendu pour le *Bulletin hispanique* sous le titre « Ana Dizlo, la escriptura de los *Milagros de la Virgen* ». N'est-





il pas le scriptographe de tous les possibles ? Mais les références de ces deux publications restent dans l'ombre. Si ses impressions ont été imprimées, elles n'ont jamais été retrouvées par quiconque. En répercussion de cette antanaclase, d'aucuns estiment, par conséquent, qu'il faudrait pencher pour une autre explication : Morel-Fatio, fin connaisseur en ces matières, aurait tout bonnement voulu nous dire, par son ellipse, « Vous avez bien le bonjour d'Alfred ! » ?

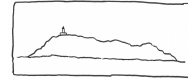
Autrement, si vous préférez que l'histoire affiche une morale, dites-vous que Morel, à la manière de Baltasar Gracián y Morales nous aura créé pour guide boiteux un aveugle génial.

Même le joueur aveugle consulte le sort au moment de se lancer. Étant moins bordélique que Borges, Baldelil avait soigneusement remis à leur place les pièces qu'il avait consultées. Il allait restituer les cartons à la bibliothécaire qui patientait derrière sa banque et s'en aller déjeuner. Adieu feuillets, folios, fini de folâtrer. Le vin fait voir la vie et déjà la comprendre, dit le poète, dans son essence, comme un peu de vague cendre. Si son mal de dent le permettait, *qué preciosos son los dientes*, il prendrait une purée gratinée de potimarrons et pour ne pas piquer un petit ronron, un café de la Brûlerie Fol-Attraz. L'homme appréciait Quevedo. Pas de *desengaño* sans *duende*.

Feu follet dans l'esprit, Baldelil était encore tellement hors de lui qu'il ne se rendit même pas compte, extatique, de ce qu'il faisait. Si son dentiste, qui avait gardé secret son diagnostic tant la fistule qui gonflait la gencive indiquait que sa dent était fissurée jusqu'à la racine, lui avait ordonné des opiacés plutôt que des ains, il n'aurait pas été plus amorphe, ni plus illuminé. L'heure était venue, il en était persuadé, de laisser son empreinte dans ces pages jaunies. Mais comment ne pas se faire prendre par les agents de la Sécurité et finir dans un cul-de-basse-fosse à la prison Saint-Antoine ? De la discipline. Avec son onycogriphose de vieux rat de bibliothèque, pas question de crayonner des têtes de chats sur ces friables feuillets. Mais cela valait bien son pesant de francs suisses. Alors, Baldelil passa de l'autre côté des 311 bornes frontières de 1818 comptabilisées dans l'Ain entre Verchoix, disons, c'est moins imprononçable avec la ganache enflée, le moulin de Grilly jusqu'à Chancy-Pougny et en Haute-Savoie jusqu'à Herremanche, de l'autre côté des ondes, au-delà du miroir. Faisant mine de rechercher sa carte de membre de la Swiss Library Service Platform, il prit dans son portefeuille un billet de 100 francs suisses à l'effigie de Giacometti. Pensant à Schira, Skira qui avait, après *Minotaure*, fondé à Genève la revue *Labyrinthe*, il serait le Sphinx. Il s'en frisait les moustaches. En allongeant l'énigme de ce temps dessiné comme un disque horizontal dont les segments renvoient à différents événements, ce billet bleu, tel chat au miroir, serait sa preuve espiègle. Il feindrait de n'avoir rien vu par la fente de ses pupilles mais, intrigué, oreilles dressées, ce billet, ce drôle de rogon, fusée volante sur la tête des moins sots, allait réveiller, dans la profondeur des consciences d'autres chercheurs, une énergie qui ne demande qu'à ressurgir.

Ne souffrant pas d'hémianopsie, Baldelil ne se faisait aucune illusion. Tous les auteurs encourent le ridicule. Si leurs ouvrages sont mauvais, on les sifflera. S'ils sont bons, on en attribuera le mérite à d'autres. À quoi bon user de pseudonymes ou d'hétéronymes. Cette contribution, comme toutes celles qu'il avait commises, resterait plongée dans l'anonymat. Ce diable d'homme ne fit donc que persister avec son assignat.

Le temps a mis quelques lustres envahis par bien des araignées, comme celles de la famille des Gnafoses, et notamment les zélotes, qui donnent du fil à retordre pour chasser souvent sans couvert de toile, avant de découvrir que Marie-Geneviève-Charlotte Darlus Thiroux d'Arconville, la savante alchimiste éclairée à l'imagination vive et bouillante dont l'époux de baron avait fait voiler la sculpture de Galatée embrassée par Pygmalion



d'une chemise de satin, qu'on levait de temps en temps « en faveur des curieux », avait rédigé un traité de l'amitié et des passions « erroneously attributed to » Denis Diderot.

Baldelil se prend à rêver. Il imagine qu'un jour, les documents de cette histoire qu'il vient, en vieil archéologue, de laisser en place et en laissant sa place dans l'histoire, referont surface. Alors, ou bien ils seront considérés comme une œuvre originale de Morel-Fatio et on les regardera, tel un antique de Phidias, dans un silence admiratif, ou bien cette histoire jusqu'alors inconnue engendrera un nouveau genre, de nouveaux lecteurs naîtront, apparaîtront d'autres sens qui, de Borges, du monde et de l'art, auront d'autres perceptions.

Toute créature est la création d'un autre créateur et tout écrivain se doit d'être économe. Ne rapporte-t-on pas que Borges disait beaucoup de choses avec le maximum de brièveté ? On perd la vue, on perd la vie. On devient vieux. Il est trop tard. La mémoire requiert l'oubli. Mais à la fin, Morel-Fatio avait délicatement griffonné, au verso de sa dernière page, qu'il ne faut jamais annoncer que c'est fini, il faut toujours imaginer une suite.

(À suivre)

Juste avant de mettre sous presse, nous avons reçu cette communication de Madame Oger-Volvihic, animatrice du Projet « Mort au Trousseau ». Émérite émule du Borges Projet, elle nous signale l'apparition d'une résurgence qui, comme le Rhône écumant avant de disparaître à nos yeux, bouillonne au contact du sel en entamant une autre existence à l'instant où elle se perd dans la mer océane.

Louvoyant tel Jean-Jacques pour traduire la poésie de Sénèque d'hexamètres en alexandrins, de jeux de mots en allusions obscurcies à dessein et par le temps passé, nous ne savons exactement qui, lectrice ou lecteur, a produit cet hommage posthume qui fait renaître aujourd'hui et prolongera dans on ne sait quel avenir la triste figure de Baldelil aux apocoloquintoses.

« Je veux raconter ce qui s'est passé au début des ides de novembre, le jour de Toussaint de cet heureux temps que personne n'a vu ni ne reverra. Si l'on me demande comment je suis si bien instruit, je ne répondrai pas, rien ne m'y pourra contraindre, car je suis devenu libre par la disparition de cet homme. Si je voulais répondre, je dirais, comme tout monarque ou sot, ce qui me viendrait dans la tête. Mais il faut bien que quelqu'un voie, bon gré mal gré, tout ce qui se fait ici-bas.

Les philosophes s'accordent mieux que les horloges pour conclure qu'il serait superflu de dire ce qui se passe sur la terre. Vous le savez tous. Il n'est pas à craindre que le public perde la mémoire. Ce quidam extravagant avait murmuré entre ses dents je ne sais quoi qu'on ne peut entendre car ce n'était ni grec, ni latin, ni dans aucune langue connue. De quel pays était cet homme qui mugissait tel un monstre aquatique ?

De Lépante les eaux m'ont mené aux rivages  
Des sites où l'on transgresse les frontières à la nage.  
Sans mentir, au bouillon j'ai couru plus de lieux,  
L'eusses-tu cru assez, qu'un baudet des plus vieux.  
Mais, las, l'enfer de Dente est là, il m'assomme  
Et pas un seul instant tel certain cours du Rhône  
Ne disparaît jamais, toujours à mes dépens  
Sans me faire de faveur le voilà qui reprend.  
Suis-je le seul rêveur dans un rêve éveillé ?  
Quel imprécis d'histoires aurais-je publié ?  
De plus en plus confuse est ma tête branlante



La douleur de ma dent ne tient plus en attente.

Du stupide mortel abrégant l'agonie,  
 Tranchons le cours de la si triste vie  
 Tant qu'il a sur le front les lauriers du Parnasse,  
 Avant qu'il ne parvienne à faire perdre sa trace.  
 En guise de couronne sur la dent qui l'épuise  
 Et d'un ton de la lyre qui chante et qui séduise  
 De mille émile tours de fuseaux bien remplis  
 Il est temps de lui faire une belle embellie.  
 Annonçons son départ d'une nuit ténébreuse :  
 On le vit au matin, étoile radieuse  
 Sous le soleil briller plein d'allégresse au cœur  
 Et le soir rendre l'âme au milieu des vapeurs.  
 Pour arrêter sa fièvre, allons main au collet  
 Lui tordre le col, clac, coupons-lui donc la tête  
 Qui glissera en pente, douce descente désormais  
 Jusqu'au séjour dont nul ne retourne jamais.

Les astrologues ont dit vrai au moins une fois  
 Le grand jour où ils ont annoncé son trépas.  
 Qui trouva jamais son heure ce sans faire un pli ?  
 Et qui sait vraiment bien comment rendre l'esprit ?  
 Son automne venu, vers le difforme hiver  
 Baldelil dut cesser sa course journalière.  
 Ce vendangeur tardif, d'une main engourdie,  
 Finit d'ôter du cep toute grappe flétrie.  
 Sans plus temps d'échapper à son grand adversaire,  
 Regardant en avant, regardant en arrière,  
 Ce Phénix des génies des textes en sous-parties  
 Sentit couler ses heures jusque vers l'infini.  
 Ne vous délectez plus de cet ample trésor,  
 Mettons fin au supplice dans un commun accord.  
 Point besoin de quérir quelque divin concours  
 Avec qui sa lignée périrait sans retour.  
 D'un Hercule aguerri à la lourde massue  
 La main contre les monstres ne fut jamais déçue.  
 Dans le courant rapide de l'impétueux Rhône,  
 Le noyer serait bien plus certain que dans la Saône.  
 Dans les eaux, aux pieds d'un mont doré par l'Orient  
 Avec ses aïeux, au frais, séjour riant,  
 Aisé treizième travail pour le prix des douze autres.  
 Qu'importe si ce pays est ou n'est pas le nôtre.  
 Nul besoin de mousquet en plein front contre l'honorable,  
 Il n'y a plus de Poirot à l'agathachristique table.  
 Voyant son noir convoi, et comme au Siècle d'Or,  
 Baldelil comprit enfin, Ciel ! qu'il était mort. »